



ARTS

CINÉMA

BIÈRES

VINS

EN CUISINE

VOYAGES

PLEIN AIR

TÉLÉVISION

*Stéphan
Bureau*

LE CHOC
DES IDÉES



PLEIN AIR

*Sortie
prendre l'air*

CRAQUER
POUR CHICAGO



VÉLO DE MONTAGNE

*Nouvelle
rubrique*

DÉCOUVREZ
LES PASSIONS
DE NOS
JOURNALISTES



EN CUISINE

Livres

UN AUTOMNE
GOURMAND

Exceptionnel ★★★★★
 Excellent ★★★★
 Bon ★★★
 Passable ★★
 À éviter ★



Sue Foley — PHOTO DANNY FINCH

Palmarès des ventes**> FRANCOPHONE**

- 1 *Gin à l'eau salée*, Salebarbes
- 2 *Live au Pas Perdus*, Salebarbes
- 3 *Aubades*, Jean-Michel Blais
- 4 *Ludmilla*, Ingrid St-Pierre
- 5 *Stradivarius, je me souviens*, Alexandre Da Costa
- 6 *Rap queb monuments*, Taktika
- 7 *Consolation*, Pomme
- 8 *Sous le même toit*, 2Frères
- 9 *Inscapè*, Alexandra Stréliski
- 10 *Rêver mieux*, Daniel Bélanger

> NON FRANCOPHONE

- 1 *The Sick, the Dying... and the Dead!*, Megadeth
- 2 *Will of the People*, Muse
- 3 *The God Machine*, Blind Guardian
- 4 *Finally Enough Love*, Madonna
- 5 *Between 1 & 2*, Twice
- 6 *Harry's House*, Harry Styles
- 7 *Pinky's Blues*, Sue Foley
- 8 *Afterlife*, Five Finger Death Punch
- 9 *Elvis (b.o.f.)*, Artistes variés
- 10 *Phoenix*, Charlotte Cardin

**• EXPO •
SITIONS****VOUS
VOULEZ
VOIR?****EXPO***Mirements/Trisements*

Travaillant à la fois dans la collection de peaux d'oiseaux de l'Université Laval et sur des fermes agricoles de la grande région de Sherbrooke, Geneviève Chevalier s'intéresse à la condition de certains oiseaux champêtres du Québec, comme les hirondelles. *Mirements/Trisements* prend principalement la forme d'une projection vidéo dans laquelle se succèdent des combinaisons aléatoires d'images photographiques et vidéographiques. En générant des rapprochements qui ne tiennent parfois que l'instant de leur affichage, cette œuvre en développement explore librement l'univers clos de la collection d'histoire naturelle, tout en cherchant à la déplacer virtuellement dans l'habitat qui est celui des espèces ciblées. Une composante de réalité virtuelle permet de se plonger dans

Geneviève Chevalier présente *Mirements/Trisements*. — PHOTO LA TRIBUNE, MAXIME PICARD

les sites agricoles pour mieux côtoyer des oiseaux dont plusieurs se nourrissent d'insectes en plein vol.

À la galerie d'art Foreman de l'Université Bishop's, jusqu'au 8 octobre.

STEVE BERGERON

LE DISQUE DE LA SEMAINE

On ne le dira jamais assez : c'est en se mettant à nu dans leurs chansons que les artistes deviennent le plus universels. Ainsi, les révélations reçues récemment par Debbie Tebbs quant à ses origines familiales ont permis à cette reine de l'électro québécois de livrer un opus 4 beaucoup plus personnel et organique, où les sons de synthèse se mélangent au funk, au jazz, au rap, même au disco. Guitare, saxophone et basse rencontrent brillamment les couleurs électros typiques de la pop des années 1980.

★★★★½

**ÉLECTRO
FUNK FRANCO**

Origine

**DEBBIE TEBBS
QUARTIER GÉNÉRAL**

Du coup, la voix de Debbie, douce mais timide, prend une assurance évidente et s'aventure dans des mélodies plus élaborées et accrocheuses. Pas que le précédent effort *Chrome* (2018) fut raté, mais il y persistait une distance et une

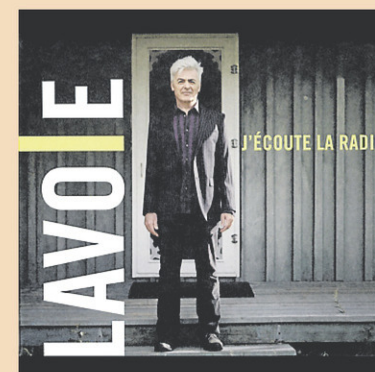
retenue aujourd'hui disparues. Avec l'apport de collaborateurs comme D-Track, Caracol et Alan Prater de The Brooks, la platiniste-autrice-compositrice-interprète livre un album qui, tout en offrant de l'excellent matériel pour pistes de danse (*Nuance*, *Dis-moi maman*, *Boombox*, *Origine*, *Brutal disco*), recèle une touchante profondeur.

STEVE BERGERON

**CHANSON DE
CIRCONSTANCE****J'ÉCOUTE LA RADIO
Daniel Lavoie***J'écoute la radio* (2011)

C'est en 1922 qu'a été fondée CKAC, la plus ancienne radio de langue française en Amérique du Nord (aujourd'hui Radio Circulation 730), mais on ne s'entend pas sur la date

d'anniversaire. Certains ont souligné le centenaire le 3 mai, date d'annonce de l'installation de l'antenne par le journal *La Presse*, d'autres attendent les 100 ans de la première diffusion, entre le 20 et le 27 septembre, et les derniers fêteront le 3 octobre, jour de l'inauguration officielle. Peu importe : la radio fait partie de nos vies ici depuis un siècle, assez pour avoir inspiré nombre d'auteurs-compositeurs. Car les auditeurs se reconnaissent non seulement dans les émissions d'information ou de fiction, mais aussi dans les histoires véhiculées par la musique, comme l'a rappelé Daniel Lavoie dans *J'écoute la radio*. STEVE BERGERON



PATRICK SENÉCAL

LE TEMPS
DES EXCÈS

LÉA HARVEY

Le Soleil

QUÉBEC — Passé maître dans le genre de l'horreur, Patrick Senécal a eu envie avec son dernier ouvrage, *Résonances*, d'exploiter un nouveau territoire. Un lieu moins gore, mais plus fantastique et toujours aussi terrifiant, qui s'intéresse aux tensions vives dans la société et pose des questions sur la création elle-même.

« Je vous préviens, ce sera... différent. On reste dans l'étrange, dans le bizarre, dans l'angoissant, mais ça va être pas mal *fucké* », avertissait Patrick Senécal il y a quelque temps, au sujet de son nouveau roman.

Le fait est qu'à 54 ans, et avec plus de 25 ans d'expérience derrière la cravate, il a eu envie de se donner un défi artistique.

« Je pense que c'est inévitable, quand tu es un romancier sérieux, d'avoir la crainte de te répéter. Et c'est peut-être encore plus dangereux, quand tu fais du genre [comme l'horreur], de rester dans les mêmes pistes, d'avoir creusé tellement profond à force de passer dedans que tu n'es plus capable d'en sortir. »

« Je voulais donc faire quelque chose de très méta, qui réfléchit sur l'écriture. Mais plus j'écrivais et plus ça ressemblait à un *thriller*. Je me suis rendu compte que le naturel nous rattrape. Ce n'est pas décourageant... Ça m'a confirmé que je suis vraiment ce que je suis », explique l'auteur.

UN CHOC DANS LA BOÎTE

Dans *Résonances*, Patrick Senécal plongera ses lecteurs dans la vie de Théodore Moisan, un écrivain de 51 ans qui vit un choc après avoir passé une imagerie par résonance magnétique (IRM).

S'il surmonte une expérience troublante à l'intérieur de l'appareil cylindrique, le protagoniste observe également des changements après son examen : sa mémoire lui fait défaut et les gens autour de lui deviennent très étranges.

Sans trop révéler d'éléments

de ce récit où tous les détails importent, disons que l'auteur utilise ici la « logique du cauchemar » et instaure un profond malaise ainsi qu'une ambiance anxiogène autour de son personnage principal qui devient paranoïaque... Mais l'est-il vraiment?

L'écrivain quinquagénaire a d'ailleurs imaginé cette trame narrative en passant lui-même une IRM. Loin d'être claustrophobe, il a cependant vu en cette technique médicale un potentiel d'« expérience traumatisante ». Un filon parfait pour son nouveau roman.

Au fil des 360 pages de ce suspense, Patrick Senécal glisse toutefois, comme il le souhaitait, plusieurs questions sur l'acte d'écrire. Ce qui ajoute un autre niveau de lecture à *Résonances*, sans tomber dans la théorie littéraire.

« Ça fait une *bibitte* que je trouve assez intéressante! Je pense que c'est normal, à l'âge que j'ai, d'avoir une réflexion par rapport à l'écriture, de me demander où j'en suis par rapport à ça. »

« C'est comme ça partout. Le risque, c'est de pratiquer tellement longtemps ton métier que tu ne t'interroges plus par rapport à ce que tu fais. Tu le tiens pour acquis », estime l'auteur originaire de Drummondville, qui a notamment ici été influencé par les cinéastes David Lynch et John Carpenter ainsi que par l'écrivain Italo Calvino.

HORREUR ET RÉALISME

Résonances se construit sur plusieurs disputes, ou encore des situations tragiques. L'ouvrage met ainsi en scène des gens à cran qui se désorganisent en public, des groupes extrémistes qui soutiennent que « les oppresseurs sont partout », des tensions entre les générations ou encore des personnages qui ont des commentaires disgracieux à l'égard des femmes.

Ces exemples ne sont pas anodins dans le nouveau roman de Patrick Senécal. Avec ce portrait de société, l'auteur souhaitait montrer la polarisation qui se glisse de plus en plus dans toutes les sphères de nos communautés, qu'on parle des *wokes* ou des fervents de l'extrême

droite. Car « tous les mouvements ont leurs dérives ».

« Jusqu'où ces excès peuvent-ils aller? C'est un roman qui parle de l'air du temps. S'il y a une affaire qui manque à notre époque, ce sont les nuances. *Résonances* se demande jusqu'où peut aller une société qui n'a plus de nuance », soutient Patrick Senécal.

Si son dernier ouvrage est donc moins sanguinolent et graphique, l'auteur estime toutefois avoir écrit des scènes violentes qui lui glaçant d'autant plus le sang en raison de leur possibilité dans notre monde actuel.

UNE PLUME QUI ÉVOLUE

Après bon nombre de romans, de nouvelles et de scénarios pour les petit et grand écrans, Patrick Senécal conçoit que sa plume ait évolué au fil du temps. Son rapport à la littérature et au métier d'écrivain a lui aussi bien changé.

« J'ai plus de doutes qu'avant. Je me demande toujours si ce que j'écris est bon. Avant, je me demandais si le monde allait aimer ça. C'est différent, mais la nuance est là », remarque celui qui se concentre beaucoup plus sur la profondeur de ses personnages. Comme dans *Résonances*, où le lecteur passe son temps dans la

tête de Théodore Moisan.

Au grand désarroi de certains admirateurs, les ouvrages de Patrick Senécal sont également plus courts qu'avant. Ses 28 années d'expérience lui ont notamment donné la capacité de dire plus de choses en moins de mots, de mieux contrôler le produit fini qu'il offre au public. L'auteur l'affirme : il n'aurait pas pu créer certaines de ses œuvres comme *Contre Dieu* (2010), *Il y aura des morts* (2017) ou encore *Résonances* lorsqu'il avait 20 ans.

Les discours sur la diversité et l'inclusion marquent aussi l'auteur depuis longtemps. Sans s'autocensurer, Patrick Senécal affirme avoir revu ses « réflexes ». « Je n'ai pas attendu le mouvement *woke* pour me demander si ce que j'écris est homophobe, raciste ou sexiste. Cela dit, tout ce qui se passe en ce moment m'a amené à réfléchir et à faire attention à certaines choses. Pas par peur de choquer, mais pour m'ouvrir moi-même. »

« En tant qu'hétérosexuel de 54 ans et avec l'éducation que j'ai eue, j'ai le réflexe de créer des personnages masculins, blancs et hétéros. Maintenant, je me pose la question : est-ce que ça ne pourrait pas plutôt être une femme, quelqu'un issu de la communauté noire, etc. ? » admet celui qui

À 54 ans, Patrick Senécal a eu envie de relever un nouveau défi avec

Résonances. — PHOTO ARCHIVES

LA PRESSE, MARCO CAMPANOZZI

soutient cependant avoir le droit de tout écrire.

Pour lui, un auteur qui, en 2022, « se ferme à [cet exercice] passe à côté de quelque chose ».

Résonances sera en librairie dès le 22 septembre.

PATRICK SENÉCAL
Résonances

SUSPENSE HORREUR
Alire
360 pages



ARTS.

GUY JODOIN

COMME UN JEUNE EXPÉRIMENTÉ



KARINE TREMBLAY

karine.tremblay@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Lorsque Guy Jodoin a reçu le scénario du film *Niagara*, son équipe lui a dit qu'il ne pouvait pas accepter. C'était trop. Ça ne rentrait pas dans son horaire déjà trop chargé par les tournages de *La belle tournée*, notamment.

Le comédien a regardé son calendrier qui n'avait rien d'un gruyère. De l'espace pour ajouter des trucs, il n'y en avait pas tellement. Il a quand même fait le pari qu'en rognant sur les heures de sommeil, en roulant parfois de nuit, ça irait.

Et ça a été.

« Le projet me tentait vraiment. J'avais envie de travailler avec cette belle équipe de comédiens et avec Guillaume Lambert. Et puis, le cinéma, c'est un bonheur. Quand j'arrive sur un plateau de tournage, chaque fois, c'est comme si j'avais 22 ans, c'est comme si je venais d'atterrir dans le métier. »

Il a cette énergie des jeunes pousses, cet appétit pour le dépassement qui teinte parfois les débuts, quand tout est neuf et à bâtir. Mais du métier, il en a. Et pas qu'un peu.

L'éventail des projets auxquels il a participé est presque étourdissant tant il est large. *Télé-pirate*, *Sucrè salé*, *Le tricheur*, *Histoires de filles* et *Dans une galaxie près de chez vous* sont quelques-uns des rendez-vous télévisés où on l'a vu briller. Il a joué du Molière, foulé la « glace » de la LNI, en plus d'avoir déjà eu un micro à la radio.

C'est simple, il a goûté à l'animation, aux émissions pour enfants, au théâtre, aux projets télé pluriels, à la mise en scène, au cinéma, tout ça. La constellation donne l'impression qu'il a baigné dans tous les créneaux, lui qui a beaucoup embrassé l'humour avant de verser un peu plus dans le drame.

Le comédien sourit lorsqu'on en fait la remarque avant d'acquiescer, d'expliquer.

« Tout ça forme une mosaïque éclatée que je comprendrai probablement davantage lorsque je me retirerai du métier, mais avoir la chance d'essayer toutes sortes de choses, ça me rend heureux. »

SURPRENDRE AVANT TOUT

Pour le touche-à-tout, sortir de l'attendu et du déjà-vu, c'est en quelque sorte une façon d'avancer. Dans le métier, mais aussi dans la vie.

« Je pense que je n'ai pas peur de me mettre en danger, j'aime bouger mes repères. J'essaie de me surprendre, en fait. Oui, surprendre, si j'y pense, c'est vraiment le mot le plus important pour moi. »

C'est ce qui fait qu'il a pratiquement tout de suite dit oui lorsque Bruno Blanchet lui a proposé l'ovni télévisé *La mélancolie*. Parce que c'était Bruno, créatif atypique et complice de la belle époque du Canal Famille.

« On a travaillé ensemble dans l'émission *Le studio*, mais on a ensuite chacun suivi sa trajectoire. Le recroiser a réveillé cette amitié. »

Les as de la comédie partagent un même sens du *timing* et une même soif d'horizons neufs. Car Guy Jodoin est « un voyageur redoutable » qui ne craint ni le



Dans *Niagara*, Guy Jodoin incarne l'aîné de trois frères, celui qui a sacrifié une partie de sa vie pour prendre soin de son père. — PHOTO ENTRACT FILMS

COURIR, POUR S'ARRÊTER

Guy Jodoin le dit plusieurs fois pendant la conversation : il adore les gens.

« Ça ne l'empêche pas d'avoir besoin de se couper du reste du monde, parfois. »

« Je fais un métier où on est toujours en représentation. C'est difficile, par moments. Ça prend du temps en retrait, du temps de solitude », expose celui qui confie avoir une nature plutôt réservée.

« Lorsque j'étais enfant, j'étais hyper-gêné. J'ai encore une timidité latente, d'ailleurs. J'ai fait l'école de théâtre, alors bien sûr, je suis passé par-dessus, mais je n'étais pas et je ne suis toujours pas celui qui prenait tout l'espace. »

Plusieurs fois par semaine, il plonge dans sa bulle en allant jogger.

« C'est un sport qui convient à mon côté très indépendant, très solitaire. Je peux aller courir n'importe quand, et ça devient comme une méditation, mais en avançant. »

C'est un moment pendant lequel je réfléchis.

Toutes ces idées qui macèrent dans ma tête trouvent leur place. »

KARINE TREMBLAY

dépassement ni les imprévus.

« J'ai voyagé en famille, avec des amis, mais lorsque je pars seul, je décide pas mal toujours à la dernière minute de lever les feutres, à environ 48 heures d'avis. »

Il y a parfois des surprises en chemin.

Comme cette fois où il avait mis

le cap sur le Vietnam. Escale à Bangkok : on lui dit qu'il lui faudra un visa, une fois à destination.

« Un visa, je n'en avais pas. J'ai quand même pris l'avion, avec un certain stress. »

Ça n'a pas freiné son élan, au débarquement. Il a réussi à franchir la guérite. Il fallait juste un peu d'aplomb. Et quelques billets américains...

RENCONTRER L'AUTRE

Quand il se rend au loin, ce sont les gens qui l'appellent. La rencontre de l'autre au sens large.

« J'aime être à l'écoute de mon



On sent chez Guy Jodoin la nécessité de tout donner. D'investir la meilleure part de soi. De croiser son univers à celui des autres, aussi. Et d'y insuffler un zeste de folie douce, en ajoutant de l'étincelle au quotidien, de la bonne humeur, de la joie. Du sourire communicatif. — PHOTO LA TRIBUNE, JESSICA GARNEAU

un truc parmi d'autres. Ce n'est pas juste un quiz, pas juste une émission pour enfants, pas juste un film ou une émission de télé. Je m'investis toujours à fond dans ce que je fais. »

HEUREUX QUI COMME TOM HANKS...

Il cite Tom Hanks : « Quand c'est ton tour, *hit the mark*. »

La phrase est pesée, appuyée. On sent chez Guy Jodoin la nécessité de tout donner. D'investir la meilleure part de soi. De croiser son univers à celui des autres, aussi. Et d'y insuffler un zeste de folie douce, en ajoutant de l'étincelle au quotidien, de la bonne humeur, de la joie. Du sourire communicatif.

« Au travail, en voyage, dans la vie, les relations humaines, c'est comme une danse, une chorégraphie. Ce qu'on communique aux autres circule, nous revient. Pour moi, ça, c'est un moteur. Je suis un gars d'équipe, de plaisir, de *party*, de théâtre. Ma façon de travailler, c'est toujours d'être avec les autres. »

Avec les autres. Ça revient souvent. C'est plus qu'une vision.

« Je suis bien dans l'action, j'aime réaliser des choses. Arrêter le temps, cristalliser un instant avec une belle folie, créer dans un plaisir collectif, mais toujours en prenant soin des gens. Dans mon métier, dans ma vie, il y a ça. Ce noyau-là. Les gens. »

COMME UN LABORATOIRE

Dans *Niagara*, Guy Jodoin incarne un vigneron qui a mis sa vie personnelle en veilleuse pour prendre soin de son père vieillissant.

« Mon personnage est un homme qui s'est oublié, ça lui pèse. Il est très loin de moi, de mon énergie, mais j'adore me plonger dans des contre-emplois. »

Faire passer l'émotion à l'écran, ensuite, c'est un défi autant qu'un plaisir.

« Le jeu théâtral, c'est un métier de tricheur. Un bon comédien, c'est un bon menteur dans la mesure où il arrive à faire ressentir au public les émotions que vit son personnage. »

Ça passe beaucoup à travers le prisme du cœur. L'intention qu'on arrive à greffer dans une scène, une séquence. La zone qu'on visite à l'intérieur de soi pour nourrir un rôle.

Après, il y a aussi le travail d'équipe. « Guillaume, c'est vraiment le réalisateur à *un mot*. C'est-à-dire qu'on faisait une scène, il observait. Et il venait parfois nous souffler un mot à l'oreille. Un seul. »

Écoute. Sourire. Tristesse. Par exemple.

« Ce genre d'indices faisait en sorte qu'on reprenait la séquence autrement, en ajoutant cette petite épice qui ajoute une dimension. C'est la joie d'un laboratoire. C'est chaque fois impressionnant de voir le collage final des scènes qui émergent au fil de l'exercice. » KARINE TREMBLAY

environnement, j'aime cette liberté de se laisser porter par ce qui se peut, ce qui se passe. »

Cette impulsion qui le porte vers l'ailleurs existe depuis l'enfance.

« Ça vient de mes parents, sans doute. Je me souviens du premier voyage à Disney, j'avais 12 ans. Après, il y a eu Acapulco, Cuba. Cette envie de voir du pays ne m'a jamais quitté », dit celui qui a grandi à Rock Forest.

Les rues, les quartiers de Sherbrooke suintent les souvenirs. Il évoque l'école secondaire Mitchell-Montcalm, où son père était directeur et où il a fait ses études secondaires. Les années de musique. La première pièce de théâtre qu'il a vue au Théâtre Granada. Et, bien avant, la production qui lui a donné la piqure de la

scène alors que, pour la première fois, le tout jeune Guy de six ans s'avance sur les planches de l'énorme salle Maurice-O'Bready. On lui avait confié le rôle du chasseur dans le spectacle scolaire.

« J'avais un fusil dans les mains, et ce n'était pas une imitation, c'était un vrai. »

Il se souvient de la lourdeur de l'arme. Il se souvient aussi de ce premier moment où il a goûté à l'interaction avec la foule. À ce que c'est que de faire rire un public.

« J'ai réalisé alors qu'on pouvait avoir un ascendant sur les gens, sur une foule. Ce sentiment-là, c'est puissant. Ce métier-là, j'ai toujours voulu le faire », résume celui qui ne hiérarchise pas les projets professionnels.

« Pour moi, ce n'est jamais "juste" »



Guy Jodoin en compagnie d'une partie de son équipe du film *Niagara*, François Pérusse, Marcel Sabourin et le réalisateur Guillaume Lambert. — PHOTO LA TRIBUNE, JESSICA GARNEAU

CIMETIÈRE NUMÉRIQUE ET VIE VIRTUELLE ÉTERNELLE

MÉLANIE NOËL

melanie.noel@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Digi-Deuil Distribution (DDD) est une installation participative sur la mort numérique. Cette création d'un duo d'artistes composé des Montréalais Anna Eyler et Nicolas Lapointe et baptisé Aenl (leur signature graphique est de l'écrire tout en minuscules) est présentée dans l'Espace invitation de la Galerie d'art Antoine-Sirois jusqu'au 15 octobre 2022.

En passant dans le corridor qui longe la galerie d'art de l'Université de Sherbrooke, les visiteurs remarqueront une machine distributrice qui n'offre ni croustilles ni barres chocolatées, mais plutôt des pierres tombales virtuelles.

Les curieux qui glisseront un dollar dans la machine distributrice décorée de squelettes fluorescents repartiront avec une pièce en acrylique représentant la forme d'un tombeau sur lequel un lien numérique est imprimé. Cette adresse web leur donnera accès à un lot dans un cimetière virtuel.

Après avoir composé leur propre épitaphe, en 140 caractères maximum, ils pourront choisir son emplacement dans le cimetière et y déposer, à proximité, non pas un bouquet de fleurs, mais un fichier numérique symbolique ou humoristique.

« La machine distributrice est le portail menant à un autre monde, qui est numérique. Le projet a un objectif ludique et accessible malgré le thème de la mort », explique Nicolas Lapointe, qui a rencontré Anna Eyler, sa complice artistique et amoureuse, alors qu'ils étaient étudiants en arts visuels à l'Université d'Ottawa.

Le couple a ensuite fait une maîtrise, toujours en arts visuels, à l'Université Concordia. « On avait des intérêts similaires et, rapidement, on a décidé de collaborer plutôt que de se compétitionner, par exemple pour des bourses ou dans des concours. Nos univers sont très proches et on discute toujours sur l'ensemble de nos idées créatives », raconte Nicolas Lapointe.

Avec ce projet, le duo d'artistes s'interroge sur l'impact de la technologie sur notre compréhension de l'immortalité, alors que l'espace virtuel s'encombre de plus en plus de nos artefacts numériques.

UNE EXPLORATION ET NON UN MESSAGE

« Malheureusement, les dernières années ont été difficiles et on a eu beaucoup de décès autour de nous, que ce soient des membres de la famille ou des proches de notre âge. Avec cette œuvre, on ne tente pas de passer un message précis. C'est surtout une exploration. Quand les gens vont au cimetière

déposer des fleurs, ils sont seuls et il y a une forme de recueillement. C'est personnel. Sur les réseaux sociaux, les gens laissent des mots aux gens décédés. C'est public et parfois même performatif », résume l'artiste.

Le volet mystique intéresse aussi Aenl. « Au-delà de la mort du corps physique, il y a une forme d'immortalité numérique, conceptuellement. Un passage dans le monde numérique », mentionne Nicolas Lapointe.

À travers une esthétique « art pixel » inspirée des jeux vidéo, DDD joue avec la ludification et la marchandisation de l'expérience contemporaine en considérant comment les sujets sacrés sont transformés.

Faisant écho aux contraintes des médias sociaux, DDD n'autorise qu'un court texte et un seul fichier média par lesquels les participants peuvent s'autoreprésenter, remettant ainsi en question les limites de la construction de l'identité

numérique en ligne.

Travaillant en sculpture et en nouveaux médias, Aenl a participé à des résidences avec Espace Projet (Montréal, 2015), Verticale (Laval, 2018) et le Bôlit : Centre d'Art Contemporain (Catalogne, 2019). Outre Montréal à plusieurs reprises, le tandem a exposé à Ottawa, North Bay et Athènes.

Le cimetière numérique est visible pour les visiteurs du site web digideuil.net. Il sera possible de faire une visite commentée de l'expo à midi les jeudis 29 septembre et 13 octobre 2022.

Anna Eyler et Nicolas Lapointe forme le duo Aenl, qui présente jusqu'au 15 octobre Digi-deuil distribution (DDD), dans l'espace invitation de la Galerie d'art Antoine-Sirois de l'Université de Sherbrooke.

— PHOTO LA TRIBUNE, MAXIME PICARD



ARTS EN BREF

LA 20^E GRANDE VIRÉE ARTISTIQUE S'AMÈNE

Ayant déménagé de juin à septembre l'an dernier, la Grande Virée artistique attendra de nouveau les amateurs d'arts visuels et de rencontres artistiques du 23 au 25 septembre.

En galerie ou directement dans leur atelier, quelque 31 artistes ont répondu présents cette année, que ce soit en peinture, en sculpture, en collage ou même en création de meubles. Les membres participants accueilleront les visiteurs sur 24 sites répartis aux quatre coins de la ville. Il sera possible de les localiser au gvasherbrooke.com, sous l'onglet Circuit, ou par l'entremise de l'application Ondago.

Paul Morissette, directeur de l'événement, rappelle que ces portes ouvertes donnent la chance aux artistes de discuter avec les amateurs d'art du milieu sherbrookois.



Paul Morissette, directeur de la Grande Virée artistique. — PHOTO ARCHIVES LA TRIBUNE, MAXIME PICARD

« Les artistes sont généreux par nature. Ils aiment parler de leur démarche, mais n'ont pas souvent l'occasion de le faire. De son côté, le grand public n'a pas souvent la possibilité de rencontrer les

artistes en personne. La Grande Virée artistique de Sherbrooke est donc un heureux prétexte de rencontre et de découverte! »

ÉCHANGE AVEC LA TUNISIE POUR MARIE-CLAIRE PLANTE

L'artiste sherbrookoise Marie-Claire Plante aura la chance de participer à un échange interculturel en Tunisie, grâce à la galerie NAK d'Ottawa, qui la représente. Son séjour se déroulera à Hammamet, du 18 au 26 septembre.

La peintre sera jumelée à un artiste tunisien et ils devront tous deux unir leur talent sur scène en peignant simultanément en direct. À la mi-temps, ils échangeront leur toile pour travailler sur l'œuvre de l'autre.

Cet échange s'inscrit dans l'événement AMDHC (Afrique Middle Digital Health Conference), un projet international sur la santé numérique, accueillant des chefs



Marie-Claire Plante participera à un échange culturel avec la Tunisie du 18 au 26 septembre. — PHOTO ARCHIVES LA TRIBUNE

de file de ce domaine et provenant d'une cinquantaine de pays.

« J'ai très hâte de vivre cette expérience en terrain vraiment inconnu. Je n'ai aucune idée de l'artiste avec qui je participerai ni de ce qu'il fait comme peinture. Il est fort probable que nous ne pourrions pas communiquer verbalement à cause de la langue. Donc ce sera un vrai dialogue en émotions sur

la toile », commente Marie-Claire Plante.

Artiste peintre contemporaine, Marie-Claire Plante (Marclair) trouve dans l'abstraction lyrique les fondements de sa pratique actuelle. L'artiste a gagné plusieurs prix et reconnaissances, dont la mention honorable Mondial Art Academia MAA, prix grand jury, 2022. STEVE BERGERON

BOBBY BAZINI

Entre son passé et son futur

VALÉRIE MARCOUX

Le Soleil

QUÉBEC — « Enfin, on va pouvoir le faire, ce show-là! » s'enthousiasme Bobby Bazini. Reporté à deux reprises, le spectacle qui devait suivre le lancement de *Move Away* en 2020 sera finalement présenté dans quelques jours.

« Je le vois plus comme un spectacle de Bobby Bazini que le spectacle d'un album en tant que tel », indique de prime à bord l'auteur-compositeur-interprète.

La prestation qu'il pensait offrir en février 2021 a beaucoup changé avec le temps. Elle a suivi la trajectoire du musicien qui n'est pas resté les bras croisés en attendant de monter sur scène : la pandémie a été une période très créative pour lui.

À peine *Move Away* dévoilé, Bobby Bazini se lançait dans la création d'un autre album, maintenant bien avancé. Il a donc décidé d'intégrer à son concert quelques-unes de ses compositions attendues en 2023. Il doit d'ailleurs faire un effort pour se replonger dans les pièces de *Move Away*, comme pour tous ses disques précédents.

Ainsi forcé de regarder vers le passé, le musicien en a profité pour revisiter plusieurs de ses chansons et les remanier au goût du jour.

« Ça me permet de revenir sur du plus vieux matériel qu'on a moins l'occasion de faire. On en a profité aussi pour le moderniser et l'amener vers mon son plus récent », explique celui qui a lancé son premier opus en 2010.

I Wonder, une chanson qui le suit depuis plus d'une décennie, continue d'évoluer avec lui. Aujourd'hui, Bobby aime l'interpréter seul à la guitare. C'est dans ces moments plus intimes qu'il s'ouvre à son public.

Sur les réseaux sociaux, le musicien a sondé ses admirateurs. Deux ans après la sortie de *Move Away*, il constate que la chanson-titre de cet album, *Under the Weight* et *Back to the Start* ont eu le temps de se créer une place spéciale dans le cœur du public.

UN PIED DANS LES ANNÉES 1970

Dans son spectacle, Bobby Bazini revisite aussi une pièce de Sam Cooke. Les reprises ne sont habituellement pas son fort, mais les vinyles du chanteur américain ont trop tourné cet été chez lui à Sainte-Adèle pour ne pas laisser de traces.

« Depuis le début de ma carrière, je suis toujours dans les



Bobby Bazini peut enfin présenter le spectacle accompagnant son album paru en pleine pandémie, *Move Away*. — PHOTO LE SOLEIL, PATRICE LAROCHE

années 1960-1970 pour mes inspirations. Les albums de cette époque restent dans mes préférés. Je pense à Marvin Gaye, Nick

Drake, Stevie Wonder... J'aime beaucoup, même si, pour les deux derniers albums, j'ai essayé d'amener un son plus moderne et accessible », indique celui qui a offert un concert diffusé à partir de la fameuse suite de John Lennon et Yoko Ono au Fairmont Reine Elizabeth à Montréal pendant la pandémie.

Son prochain disque trempera encore dans des sonorités et des textures caractéristiques des années 1970.

« Je pense que les gens vont reconnaître un peu mon époque *Where I Belong*, où j'écrivais pas mal mes chansons seul », croit le

musicien, qui a multiplié les collaborations depuis ce temps.

Ces rencontres lui ont permis de sortir de sa zone de confort et d'explorer de nouveaux territoires créatifs. Ces expériences font en sorte qu'aujourd'hui, il revient à lui-même, mais transformé.

« C'est drôle : je retourne à mes racines, mais, pour les gens, je pense que ça va sonner différent », précise Bobby au sujet de son prochain album entièrement réalisé au Québec avec des artisans locaux.

Vous voulez y aller?

Bobby Bazini

Vendredi 30 septembre, 20 h

Théâtre Granada

Entrée : 45,50 \$

laTribune

MAISON 4/3

À GAGNER
L'UN DES 30 LAISSEZ-PASSER DOUBLES
POUR ALLER VOIR LE FILM

MAISON 4:3 ET NORD-OUEST PRÉSENTENT



UN
AUTRE
MONDE



MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
LA BIENNALE DI VENEZIA 2021
Official Selection

VINCENT LINDON
SANDRINE KIBERLAIN
ANTHONY BAJON

UN FILM DE
STÉPHANE BRIZÉ

AU CINÉMA DÈS LE 7 OCTOBRE

Maison4tiers.com

LE MERCREDI 28 SEPTEMBRE À 19 H
À LA MAISON DU CINÉMA

POUR PARTICIPER : MAISON4TIERS.COM/PROMOTIONS

30 gagnants remporteront un laissez-passer double valable en tout temps pour aller voir le film dans les cinémas participants. Les gagnants recevront leur prix par la poste. Une seule participation par personne et par adresse. Règlements du concours disponible sur le site internet. Tirage le 20 septembre 2022. Valeur des prix : 750 \$.

LES PRODUCTIONS CALIMÉRO PRÉSENTENT

LYNDA LEMAY

La vie est un conte de fous

23 ET 24 SEPTEMBRE

116 RUE WELLINGTON, COATICOOK
BILLETTS AU 819-849-6371
PAVILLONCOATICOOK.COM

Pavillon des arts et de la culture de Coaticook

Merci à nos partenaires



Patrimoine canadien



Canadian Heritage



CALQ



Conseil des arts et des lettres du Québec



K&S



CIGN

MÉLANIE NOËL

melanie.noel@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Avec son album *Je ne m'excuserai pas*, Bermuda chante un appel à la liberté, à l'indépendance et à la force, incluant celle d'être vulnérable. L'artiste née aux Bermudes, qui a grandi en Irlande avant de déménager à Lévis à l'adolescence et de s'installer à Sherbrooke à l'âge adulte, invite tout un chacun à danser avec détermination jusqu'à ses rêves. Jusqu'à lui-même.

Paru le 9 septembre, son nouvel album, composé de onze chansons et de quatre interludes, est la suite de son premier microalbum éponyme lancé en 2020.

« Il comportait des chansons comme *Beach bodé* et *Viva*, il traitait de l'estime de soi et du désir de se sentir belle et forte. Je trouvais que j'avais encore des choses à dire sur le sujet, alors je suis allée m'isoler pendant trois semaines, seule, aux Îles-de-la-Madeleine, pour écrire et créer avec mon petit clavier, mes *beats*, mon ordi. »

Bermuda en est revenue avec trente chansons plus ou moins complètes. Elle a dû faire des choix avant de travailler avec son équipe composée d'Alexandre Lapointe à la réalisation et à la basse, Maxime Bellavance (batterie, percussions), Jean-Sébastien Chouinard (guitare) et Daniel Thouin (claviers), ainsi que Gautier Marinof au mixage et à la prise de son.

Dans la chanson *Tu dis quoi*, Bermuda chante : « *J'me sens comme un homard pas de coquille / Faut être nu pour être fort / Le courage, c'est facile vu du haut d'un phare / Perché, perché, t'as pas de mérite.* »

« Avant d'être musicienne, j'étais psychoéducatrice et je trouve que, ce qui ressort beaucoup des recherches ou du travail dans ce milieu, c'est que la vulnérabilité est importante, et que si on est capable d'être vrai, on est capable de mieux exister ensemble. Je sais que, lorsque j'ai besoin de communiquer avec quelqu'un, il faut que je me mette toute nue et que je partage de vraies choses. C'est ce que ça dit. Peut-être que si on était tous plus vulnérables, on aurait moins de débats qui ne mènent à rien ou de comportements problématiques », résume celle qui a fait son baccalauréat en psychoéducation à l'Université de Sherbrooke.

FONCER MALGRÉ L'ADVERSITÉ

Dans *Fonce*, la chanteuse invite à aller de l'avant malgré l'adversité. « *Héritière de force / Née pour que ça se corse / Plusieurs fois qu'elle se revire / À cause de routes barrées / Elle a battu dix records / Juste en courant sur place / Imagine le potentiel.* »

Dans la chanson *Power pose*, elle

BERMUDA

EN PUISSANCE VULNÉRABLE



Autant dans le choix des mots et des mélodies que celui des photos de la pochette ou des costumes de scène, le côté fonceur et frondeur bien assumé de Bermuda, nouvellement mère, se fait sentir.

— PHOTO DOMINIC LACHANCE

conseille avec humour de faire preuve de confiance, au-delà des doutes ressentis. « *Tu veux une job / Strike a pose / Tu veux commander / Prend une power pose / Pour*

prendre les devants, il existe toujours une power pose. »

Après son baccalauréat, Bermuda, alias Dominique Claire Gagnon, a fait une maîtrise dans le même domaine à l'Université de Montréal. Elle a ensuite séjourné en Bolivie et aux Îles-de-la-Madeleine avant de s'inscrire à l'École nationale de la chanson de Granby en 2018.

« C'est là qu'est née Bermuda et que j'ai compris qui je voulais être artistiquement. »

Bermuda est un clin d'œil à son pays natal. « Mes parents (des Québécois) ont vécu à Toronto avant d'aller aux Bermudes où mon frère

et moi sommes nés. Quand j'avais un an et demi, on a déménagé en Irlande. »

Dans la chanson *Le retour*, il est question d'identité et de langue maternelle. « *J'allais perdre mes mots / Mais ma mère les a rattrapés / Avant que je ne parle trop / De l'autre langue elle m'a envoyée / Dans une école française / Bien distinguée de l'irlandaise / Tu vas parler dix langues / Mais assure-toi de bien les diviser / Assure-toi ma fille de bien prononcer ton nom.* »

« Pour mes parents, c'était important qu'on parle français et qu'on ne mélange pas deux langues dans

la même phrase. En Irlande, à un moment donné, mon frère et moi parlions uniquement en anglais à nos parents parce que personne ne parlait français autour de nous. Mes parents ont eu peur qu'on perde notre langue, sachant qu'on reviendrait vivre, un jour, au Québec. »

ÊTRE TOUTES SES COULEURS

Quand Bermuda a commencé à écrire, elle a tout naturellement choisi le français.

« C'est une langue riche. J'ai fait des essais en anglais, mais ça ne venait pas suffisamment chercher les émotions que je voulais mettre dans mes chansons. C'est le français qui avait du sens. Aujourd'hui, je me permets d'aller chercher des passages en anglais si la rime est bonne et de mettre toutes les couleurs que je suis depuis que je suis née dans mon art. »

Sa musique, elle la résume ainsi : « Français principalement. Un peu d'anglais. Un petit peu de funk pour que ça danse. Un peu de rap pour que les mots *punchent*. Un peu de pop pour que la mélodie te reste en tête. »

Ses influences sont vastes. « Une mention spéciale aux reines Chaka Khan, Diane Dufresne et Bahamadia. Et le plus grand des mercis à la grande et incroyable Betty Davis [une chanson lui est d'ailleurs dédiée], pour tout ce qu'elle est comme femme, légende et reine du funk. »

Autant dans le choix des mots et des mélodies que celui des photos de la pochette ou des costumes de scène, le côté fonceur et frondeur bien assumé de la trentenaire nouvellement mère se fait sentir.

« J'ai enregistré l'album en même temps qu'on concevait l'enfant », note la maman d'une fillette de onze mois, qui s'inspire des forces des femmes qui ont vécu avant elle pour en transmettre à celles qui la suivront.

Vous voulez y aller?

Bermuda

Vendredi 14 octobre, 20 h

La Petite Boîte noire

Entrée : 18 \$

BERMUDA

Je ne m'excuserai pas

POP FUNK RAP FRANCO

Productions Cap. Claire





ROSELLE

À L'AURORE
DE SA CARRIÈREVALÉRIE MARCOUX
Le Soleil

QUÉBEC — « Ça ne fait pas si longtemps que les gens connaissent Roselle, mais moi, ça fait quelques années que je construis ça », déclare Rosalie Roberge, alias Roselle, qui s'est fait remarquer lors de son passage à la septième édition de *La voix*, avant de devenir la nouvelle chanteuse des Lost Fingers en 2019.

Cette Roselle, qui lançait vendredi son premier album, intitulé *Aurore*, a poussé dans un terreau fertile pour les artistes : sœur de Vincent Roberge, alias Les Louanges, elle n'est pas le seul talent de cette famille de mélomanes. L'autrice-compositrice-interprète originaire de Lévis a quitté le nid à 17 ans pour étudier en musique au Cégep de Saint-Laurent et habite maintenant à Montréal.

Détenant déjà une expérience certaine et bénéficiant de la confiance de son entourage, Rosalie Roberge s'est lancée dans la réalisation de son premier disque. L-A be, la maison de disques des Lost Fingers, a accueilli son projet solo sans hésiter.

« Je n'écoute pas de *singles* dans la vie, je n'écoute pas de *playlists* : j'écoute juste des albums du début à la fin », dévoile la musicienne, heureuse de se présenter dans un

univers entier et réfléchi.

« J'ai vraiment pu faire l'album que je voulais. François Richard, mon réalisateur, m'a beaucoup aidée à amener cet enfant-là à terme. Il y a beaucoup de choses que je ne pensais pas possibles pour un premier album. Il y a plein d'arrangements de cordes et je ne pensais pas que j'avais accès à ça », raconte-t-elle.

Photographe à ses heures, Roselle a également eu le temps de réfléchir à l'aspect visuel de son projet. « J'aime prendre les décisions, surtout créatives », indique cette artiste très organisée.

Comme plusieurs auteurs-compositeurs, elle avait de nombreux embryons de chansons et l'embaras du choix au moment de créer un premier disque. « Ça faisait longtemps que j'étais prête et que j'avais hâte que ça arrive », affirme celle qui se décrit comme une personne impatiente et romantique.

Sa proposition, charnelle et inclusive, s'attarde au désir, à l'amour et à la quête identitaire sur une musique pop dansante.

LIBERTÉ FORMATRICE

« C'est important de prendre le temps de se découvrir, de se poser des questions et de faire des expériences », croit l'artiste dans la vingtaine.

Ce n'est pas pour rien qu'une ambiance festive règne sur son univers musical : les *partys* sont

souvent des moments propices aux nouvelles expériences et rencontres.

« Je ne me suis jamais mis de limite et ça m'a appris beaucoup de choses sur moi », affirme Roselle qui, tout en prenant le temps de s'interroger sur ses choix, plaide pour cette liberté formatrice dans la chanson-titre de son album.

Une autre chanson, *Parmi toutes ces lettres*, évoque assez clairement la quête identitaire de sa créatrice.

« Ma génération se met une certaine pression à s'identifier à quelque chose. Pendant longtemps, je ne voulais pas me mettre une étiquette, mais après, c'est devenu important pour moi pour me comprendre, me connaître et me définir. J'avais besoin de me trouver une place, de me reconnaître quelque part et je savais que ce n'était pas dans l'hétéronormativité », raconte celle qui s'identifie comme une femme *queer*.

UNE BÊTE DE SCÈNE

Dès l'adolescence, Rosalie développe une grande aisance sur scène grâce à un programme musique-étude. « C'est rare qu'on ait l'occasion de faire beaucoup de scène jeune. Ça m'a vraiment permis de me dégêner, d'avoir une présence et d'essayer différents styles », soutient-elle.

En rejoignant les Lost Fingers en

Roselle raffole du maquillage et adore porter des *suits*. — PHOTO LA PRESSE, PHILIPPE BOIVIN

2019, celle qui était habituée à être derrière un clavier a pu se concentrer entièrement sur le chant et sa présence scénique. « Maintenant, je cours partout sur le *stage*. Je ne suis pas rendue au *body surfing*, mais pas loin », rigole-t-elle.

L'artiste a volontairement choisi de présenter des chansons entraînantes particulièrement excitantes à interpréter en concert.

« J'aime tellement faire de la scène. Rendue au dernier mois de studio, je ne tenais plus sur ma chaise », affirme-t-elle.

Or, il ne faudrait pas croire que cette musique est nécessairement frivole : des messages porteurs se

cachent dans les paroles.

« Il y a des chansons qui vont ensemble », indique la musicienne, qui voit des liens de parenté entre ses compositions.

Fatigués, chanson féministe engagée, est un peu la sœur de *Ferme donc ta bouche*, alors que le trio de cousines *Bisous*, *Honey* et *Sans toi* évoquent le grand amour.

Aidée par ses amies Amylie et Gaëlle, Roselle écrit pratiquement toujours à propos d'expériences personnelles. « J'essaie de m'exprimer en peu de mots et avec assez de clarté, souligne-t-elle. Il y a juste la chanson *Bisous* pour laquelle j'avais énormément plus de texte, mais sinon j'aime rester simple. »

Dans *Feu*, elle n'a pas besoin de longs textes pour évoquer l'emprise douloureuse que peut avoir une relation malsaine même après sa fin.

LE ^{48^E} VIEUX CLOCHER
Magog

<p>Patrice MICHAUD</p>  <p>VEN. 23 septembre</p>	<p>ROCK STORY</p>  <p>SAM. 24 septembre</p>
<p>P-A MÉTHOT</p>  <p>VEN. 30 septembre et SAM. 1^{er} octobre</p>	<p>UNDERCOVER LEGENDS OF ROCK</p>  <p>VEN. 14 octobre</p>
<p>Vincent VALLIÈRES</p>  <p>SAM. 15 octobre</p>	<p>Philippe LAPRISE</p>  <p>VEN. 21 octobre</p>
<p>Simon BÉLISLE</p>  <p>SAM. 22 octobre</p>	<p>Alexandre BARRETTE</p>  <p>VEN. 28 octobre</p>

vieuxclocher.com | 819 847-0470

Magog
laTribune
102.7 rouge
ÉNERGIE 106.1
BELLE GUEULE
CALO

MORDICUS

Chic-Nord : un nouvel album dansant

SOLVEIG BEAUPUY
Le Quotidien

SAGUENAY — Déjà fort de trois albums, le groupe Mordicus opère un véritable retour aux sources avec son quatrième opus, intitulé *Chic-Nord*, et dans lequel le quintette fait référence aux souvenirs et aux quartiers de Chicoutimi-Nord qui ont bercé son enfance.

« On est presque tous originaires de là, alors on parle des racines et du quotidien qu'on a connu plus jeunes. C'est vraiment un clin d'œil aux origines », mentionne le bassiste du groupe, Martin Moe.

Leur idée première était de concevoir un disque avec un titre éponyme. « Mais on a finalement trouvé *Chic-Nord* et ça nous a plu, ça représentait bien l'ensemble », d'ajouter Pier-Luc Laberge, guitariste.

L'album est composé de huit chansons et s'écoute en une trentaine de minutes. Une première chanson avait été dévoilée en février sur plusieurs stations de radio, sous le titre *Pays des merveilles*. Une musique inspirée d'Alice, la plus grande des filles de Maxime Desrosiers, le chanteur du groupe.

« Ça parle de sa naissance (elle est née à Chicoutimi-Nord également)



Mordicus est composé de Maxime Desrosiers au chant, Martin Moe à la basse, Pier-Luc Laberge à la guitare, Luc Gagné à la batterie et Gabriel Pearson au clavier. — PHOTO ARCHIVES, LE QUOTIDIEN

et de la façon dont la paternité a changé la vie de Maxime », mentionne Martin Moe.

« Cet album, c'est le plus diversifié de tous, lancent les deux musiciens. Il y a plusieurs styles musicaux : du

reggae, de la pop... C'est l'album le plus dansant et ayant le plus d'énergie. »

PROJETS

Pour la réalisation, Mordicus s'est entouré de professionnels provenant de l'extérieur de la région, ce qui a créé de beaux défis à relever.

« Le disque a été fait 100 pour cent à distance. Ça a été plus long que prévu, mais on a réussi à respecter l'échéancier », de préciser Martin Moe.

C'est pourquoi, pour les prochains à venir, le groupe a décidé de travailler davantage en région. « On a toutes les ressources ici, alors pourquoi aller voir ailleurs? » de questionner Pier-Luc Laberge.

Les cinq membres planchent déjà sur de nouvelles chansons. Maxime Desrosiers ayant également une carrière solo de son côté, ses coéquipiers pensent à écrire un microalbum avec lui.

« On aimerait aussi produire un album par année », de conclure Martin Moe.

Chic-Nord est offert depuis le 9 septembre sur toutes les plateformes numériques. Certains exemplaires CD seront distribués et des vinyles devraient également voir le jour pendant la période des Fêtes.

MORDICUS
Chic-Nord

ROCK FRANCO
Mordicus



ARTS EN BREF



By His Loving Wife a été présenté à Sherbrooke en juin 2022. — PHOTO ARCHIVES LA TRIBUNE, MAXIME PICARD

CONCERT HOMMAGE
À L'ARTISTE LOUIS-PIERRE
BOUGIE

Un concert hommage à l'artiste en arts visuels Louis-Pierre Bougie aura lieu le samedi 17 septembre à 15 h à l'église Saint-Camille, située au 170, rue Principale Est à Cookshire-Eaton.

Parallèlement à l'exposition *Vert-de-gris*, qui présente des œuvres de Louis-Pierre Bougie, les membres du Quatuor Molinari et la flûtiste Myriam Genest-Denis se réuniront dans un programme éclectique, avec des œuvres de Mozart, Ravel, Hétu, Chostakovitch et Debussy. René Lussier, guitariste et grand ami

de l'artiste, fera aussi une apparition le temps d'une pièce.

Peintre, dessinateur et graveur émérite décédé en 2021, Louis-Pierre Bougie a créé un nombre considérable d'œuvres où l'être humain est le principal sujet représenté. Ses créations ont fait l'objet d'importantes publications et se retrouvent dans les collections de tous les grands musées québécois.

Les billets sont en vente au coût de 25 \$. Réservations à galeriecookshireeaton@gmail.com.

DANSE ET FANFARE
AU CERCLE DE PIERRE

Le Cercle de pierres de Stanstead présentera à nouveau l'œuvre d'Élise Legrand et de la fanfare Ze Radcliffe *By His Loving Wife*, le dimanche 18 septembre, à 15 h.

Chorégraphie de danse, théâtre et musique, composée de moments de pure folie, d'humour, de complicité et d'humanité, cette prestation

oscille entre l'absurde et le poétique, inspirée du répertoire universel de fêtes, mariages, enterrements, processions et autres rassemblements, sur une trame sonore inspirée du folklore d'Europe de l'Est et jouée en direct par Ze Radcliffe Fanfare.

Les billets, au coût de 20 \$, sont en vente au Café Le Sunshine à Stanstead, en ligne sur eventbrite.com et à l'entrée le jour du spectacle. On peut réserver au 819 571-7389. En cas de pluie, les mesures seront annoncées sur Facebook.

PRÉSENTATION SPÉCIALE DE
JE VOUS SALUE SALOPE

À l'occasion de la sortie du film *Je vous salue salope : la misogynie au temps du numérique*, de Léa Clermont-Dion et Guylaine Maroist, la Maison du Cinéma recevra la réalisatrice Guylaine Maroist, le samedi 17 septembre à 19 h, lors d'une projection spéciale où le public est convié à discuter avec la cinéaste.

Pour son premier week-end en salle, *Je vous salue salope* a été numéro 1 du box-office des films québécois. À travers la province, toutes les projections spéciales en présence des réalisatrices affichaient complet.

Je vous salue salope : la misogynie au temps du numérique est une histoire chorale qui rassemble le récit de quatre femmes habitant sur deux continents : Laura Boldrini, ex-présidente du parlement italien, Kiah Morris, ex-représentante démocrate américaine, Marion Séclin, comédienne et youtubeuse française, ainsi que Laurence Gratton, jeune enseignante québécoise harcelée depuis cinq ans par un ancien collègue de classe.

Les réalisatrices sont allées jusqu'au cœur de la Silicon Valley pour y rencontrer Donna Zuckerberg, spécialiste des cyberviolences faites aux femmes. Et sœur du fondateur de Facebook. MÉLANIE NOËL

DEBBIE TEBBS

RACINES RETROUVÉES

STEVE BERGERON

steve.bergeron@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Dans le milieu des platinistes et de la musique électro québécoise, le nom de Debbie Tebbs n'est plus à faire. Pour le grand public, c'est une autre histoire. Mais ça pourrait changer avec *Origine*, le quatrième album de chansons originales que l'artiste a fait paraître le 16 septembre.

Celle qui, depuis son précédent opus *Chrome* (2018), écrit ses textes en français a cette fois mélangé du funk, du jazz, du rap, même du disco à ses sonorités électroniques typiques de la pop des années 1980. Elle a aussi ajouté plusieurs collaborations extérieures, comme celles de la saxophoniste Marie-Josée Frigon, du chanteur Alan Prater (The Brooks, Valaire) et des collègues hip hop D-Track et DJ Killa-Jewel.

Tout en restant majoritairement du bonbon pour pistes de danse, la musique de Debbie se dièse donc ici d'une couleur plus organique (alors que *Chrome* avait été conçu entièrement par ordinateur). Mais ce qu'il y a de plus fascinant, c'est l'histoire quasi téléromanesque ayant inspiré cette mutation sonore. Car au cours des dernières années, Debbie et sa mère Marie, qui ont longtemps été les seules Tebbs qu'elles connaissaient au Canada, se sont trouvés une famille.

Et pas n'importe laquelle : une grande famille de musiciens chicagolaise, dont font partie Joshua Welton, proche collaborateur de Prince, et nulle autre que Dinah Washington. Le premier est son cousin, et la seconde, sa grand-tante.

MERCİ ANCESTRY

« Ma mère n'a pas eu une enfance facile. Elle a été placée en orphelinat à Montréal quand elle était bébé, elle a grandi dans plusieurs foyers d'accueil et elle n'a jamais été adoptée. C'était une jeune mulâtre élevée en français dans le Québec des années 1950 et 1960. Elle n'avait aucune information sur ses origines à part son nom de famille. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle elle me l'a transmis, avec l'accord de mon père, et je l'ai donné à mon tour à mon fils. »

Après des années de recherches infructueuses, la mère de Debbie a finalement recouru à une de ces compagnies web comme Ancestry qui peuvent aider à découvrir des concordances génétiques à partir de l'ADN. C'est par ce canal que s'est



fait le contact avec Joshua Welton, claviériste et réalisateur du dernier album de Prince.

« En fait, c'est lui qui a communiqué avec ma mère pour lui dire qu'ils avaient le même ADN », raconte Debbie, qui, en allant à Chicago pour confirmer les faits (ce qu'une frappante ressemblance physique a scellé), s'est alors trouvé un clan dont plusieurs membres, comme elle, avaient choisi la musique comme métier.

« Ça m'a jetée à terre! À Chicago, tout le monde me disait à quel point la musique est viscérale dans la famille, depuis des générations. C'est ce qui m'a le plus sidérée. Mon grand-père a même mis sur pied des maisons de disques. Alors c'est certain que tu comprends tout quand tu fais toi-même ce métier sans trop savoir pourquoi mais que c'est une passion incontrôlable. C'est presque une drogue pour moi. Quand je ne fais pas de musique, je suis malheureuse. »

MAUVAISE TRANSCRIPTION

Quant au nom de Tebbs et à la naissance de sa mère à Montréal, l'énigme a finalement été résolue. Le grand-père de Debbie était un jazzman qui partait souvent en tournée en Amérique du Nord et passait régulièrement à Montréal, où il s'est lié avec une Québécoise francophone. Et son nom d'artiste était... Tibbs! Il y a donc eu une erreur de transcription à l'orphelinat.

« Il y avait une rumeur, dans la famille de Joshua, que mon grand-père aurait eu des enfants dans d'autres villes. Mais comme personne n'avait le bon nom de famille, de notre côté comme du leur, il nous a longtemps été impossible de nous retrouver. »

On s'en doute, toute cette histoire a fortement inspiré Debbie, qui a non seulement intégré à sa musique les styles dans lesquels

sa famille retrouvée évolue depuis des décennies, mais raconte, dans les textes, tous ces bouleversements personnels, pour la plupart positifs. *Nuance*, notamment, apparaît comme une chanson de puissante affirmation de soi.

« J'ai vécu beaucoup d'intimidation dans mon adolescence, à cause de la couleur de peau de ma mère et de mon nom de famille. Depuis que je suis toute petite, on me demande presque tous les jours d'où ça vient, Tebbs. Au secondaire, je rêvais de m'appeler Julie Gagnon. C'est à ce moment que je me suis beaucoup réfugiée dans la musique. Le midi, je m'enfermais dans le local de musique pour jouer du synthétiseur. J'ai commencé à être DJ dans les raves et les after-hours dès l'âge de 16 ans et ça a complètement changé ma perception de moi-même. Je devenais totalement une autre personne la nuit derrière une console. Je

me sentais complètement libre. » Et soudainement, le nom de Debbie Tebbs était devenu le plus cool qui soit pour une platiniste. « J'ai commencé sous le nom de DJ Urania, mais tout le monde me demandait pourquoi je ne prenais pas le véritable, raconte-t-elle en riant. Il m'a fallu deux ans pour me convaincre, parce que je m'étais trop fait écœurer par ça avant. »

INCASSABLE ACCENT

En 2010, pour se donner un nouvel élan créatif, Debbie Tebbs a commencé à composer et à chanter, réalisant deux albums en anglais, puis optant délibérément pour le français en 2018.

« Surtout parce que j'ai un accent québécois atroce quand je chante en anglais. Je le camouflais avec toutes sortes d'effets électroniques. Même avec un coach, je n'ai pas réussi à le casser. Alors autant chanter en français, dans une langue qui me parle. À partir de là, tout est devenu plus facile, naturel et clair. »

L'anglais, elle l'a confié à Alan Prater, qui chante sur la pièce-titre, coécrite avec Caracol. « En fait, nous devions la chanter ensemble, Caracol et moi, mais nous trouvions nos voix trop pareilles pour bien se mélanger. D'un commun accord, nous avons invité Alan, pour avoir une voix soul jazz me ramenant directement à mes origines. »

DEBBIE TEBBS
OrigineELECTRO FUNK FRANCO
Quartier général

CENTRE D'ART DE RICHMOND

40 ANS DE FOISONNEMENT
ARTISTIQUE ET D'ENGAGEMENT

ARIANE AUBERT BONN

aabonn@latribune.qc.ca
Initiative de journalisme local

RICHMOND — Jeannette Comeau Charland n'aurait jamais cru, lorsqu'elle a entrepris la mise sur pied du Centre d'art de Richmond en 1982, qu'elle en célébrerait les 40 ans un jour, à même le bâtiment où le projet a démarré. C'est pourtant ce que soulignent ces jours-ci les membres fondateurs, le personnel et les bénévoles, afin de partager l'histoire de l'établissement.

Salle de spectacles, école de musique et carrefour culturel à vocations multiples, le centre d'art de Richmond est né en 1982, alors que le couvent Mont Saint-Patrice, appartenant aux sœurs de la congrégation de Notre-Dame, perdait son école primaire. Il était question de vendre ou de démolir l'édifice.

Jeannette Comeau Charland, accompagnée par sa mère, refusait alors de voir le bâtiment patrimonial mis à terre. Elle a donc fondé un comité provisoire qui s'est incorporé au nom des Amis de la musique de Richmond.

Le comité avait alors en poche 3000 \$ offerts par la municipalité. Il fallait établir une entente avec les religieuses pour l'acquisition des pianos et mettre en branle le projet.

« CONDITIONS IMPOSSIBLES »

« L'école de musique a commencé fort. Déjà la première année, on avait 60 élèves en piano, violon, guitare, instruments à vent, éveil musical, chant choral, pour un total de 78 inscriptions. »

« Il a cependant fallu beaucoup de courage aux professeurs pour travailler dans de telles conditions. Pas de secrétaire, pas de téléphone, un chauffage au minimum et une grande partie de la bâtisse vide et froide », se rappelle Mme Comeau Charland, qui raconte que l'administration et l'entretien étaient assurés par des bénévoles, lesquels tenaient aussi de nombreuses activités de financement pour assurer les dépenses courantes.

« On a commencé dans des conditions impossibles. Ramasser un bâtiment comme ça, ça n'avait pas de bon sens, mais on l'a fait pareil », dit-elle.

Les premiers spectacles ont eu lieu à l'école Richmond Regional High School pour financer



Le Centre d'art de Richmond a été fondé en 1982, ce qui a permis de sauver le bâtiment patrimonial du couvent Saint-Patrice. — PHOTO LA TRIBUNE, FRÉDÉRIC CÔTÉ



Marie-Ève Bourdages et Mireille Soucy assument la codirection générale. Shanelle Sauvé est coordonnatrice aux communications et aux événements. La nouvelle équipe de gestion est motivée à donner un nouvel élan au centre d'arts après la pandémie. — PHOTO LA TRIBUNE, FRÉDÉRIC CÔTÉ

l'aménagement de la salle actuelle, qui a été inaugurée en 1989.

« Quand on a eu enfin les reins assez solides pour engager une permanence, j'ai sollicité Carole Kipling, une femme dynamique et intelligente, qui est malheureusement décédée prématurément en 2017. Elle a aménagé une galerie d'art, obtenu le soutien de Patrimoine canadien, a diversifié, augmenté et professionnalisé la programmation. Elle a lancé le Festi-Rock, le festival de théâtre amateur et le Mois de l'art vocal.

Elle a laissé sur le Centre d'art une empreinte durable », raconte Jeannette Comeau Charland, laquelle a pris le relais à la direction en 2003, pendant huit ans.

LA CRISE DE 2019-2020

Tout juste avant la pandémie, le centre d'art a traversé une crise qui a mené à la démission en bloc de conseil administratif. Il était question de déménager les spectacles dans une plus grande salle, ce qui a soulevé un mouvement populaire

TROIS CODIRECTRICES

Aujourd'hui dirigé par trois codirectrices, l'établissement prend des airs de jeunesse et regarde vers l'avenir avec optimisme.

« Je trouve que c'est un privilège d'être ici, au tournant des 40 ans, et aussi après une pandémie qui a ralenti les activités. On a un sentiment de renouveau et c'est rafraîchissant. Quand on voit l'ampleur du travail qui a été fait, on est très motivées de l'animer », dit la codirectrice Marie-Ève Bourdages.

La seconde codirectrice, Mireille Soucy, ajoute : « On a déjà des projets, on sent qu'il y a une envie de collaboration avec le milieu, on commence à avoir une portée plus régionale. »

La programmation de l'automne inclut de grands noms comme Laurence Jalbert, Michel Pagliaro et Fabien Cloutier, mais aussi d'autres éléments propres à Richmond. « Il y a une tradition de contes ici et on la poursuit

avec la Maison des arts de la parole et le Circuit de la parole vivante, pour quatre soirées de contes », dit Marie-Ève Bourdages. Elle précise qu'il y aura des ajouts tout au long de l'année.

La coordonnatrice aux communications et événements, Shanelle Sauvé, ajoute : « Il y a plusieurs activités gratuites aussi, on veut rendre l'art accessible. »

Pour la fondatrice Jeannette Comeau Charland, il n'y a pas plus grande fierté : « On a des professeurs qui développent le sentiment d'appartenance, un C.A. motivé, une équipe dynamique : je suis totalement optimiste pour la suite. Je vois la différence dans la communauté. Avec les mouvements démographiques récents, des gens me disent que le centre d'art leur a donné envie de s'établir à Richmond parce que ça dynamise la communauté. Ça grouille de vie artistique », conclut-elle.

La présidente par intérim
Caroline Ferland.

— PHOTO LA TRIBUNE,
FRÉDÉRIC CÔTÉ

La cofondatrice
Jeannette
Comeau Charland. — PHOTO
LA TRIBUNE,
FRÉDÉRIC CÔTÉ

pour la sau-
vegarde du
bâtiment,
lequel dépend
des activités du
centre pour sa
survie.

La présidente par intérim et vice-présidente Caroline Ferland affirme que, bien que la vente des billets demeure un enjeu pour l'organisation, la survie de l'organisation ne dépend pas d'un déménagement.

« Tous les administrateurs qui sont là présentement se sont ralliés à ce que le centre d'art demeure dans le couvent Mont Saint-Patrice. C'était trop important pour le patrimoine matériel et immatériel. La communauté de Richmond avait exprimé son désaccord [face à un déménagement] », dit Mme Ferland.

Aujourd'hui, le bâtiment est géré par un organisme à part, la corporation du Couvent Saint-Patrice, et le centre d'art en est locataire. Mme Ferland ajoute qu'en demeurant sur place, le centre d'art de Richmond rejoint le but initial de sa création dans les années 1980, soit la préservation du bâtiment patrimonial.

NIAGARA

DE DÉTOURS EN DÉTOURS

GENEVIÈVE BOUCHARD

Le Soleil

CRITIQUE

QUÉBEC — Road-trip familial sur fond de deuil et de remises en question, *Niagara* prend maints et maints détours pour arriver à ses fins. Ce deuxième long métrage de Guillaume Lambert compte sur une distribution truffée de visages connus, mais souffre d'un scénario quelque peu éparpillé.

Avec *Niagara*, François Pérusse, le comique derrière les capsules des *Deux minutes du peuple*, s'est fait offrir par Lambert son premier rôle principal au cinéma. Et dans un registre qui entend rarement à rire, au premier plan de ce film qui cultive néanmoins l'humour à plusieurs moments.

Pérusse se retrouve ainsi dans la peau d'Alain, un instructeur de taekwondo dans la cinquantaine qui voit sa vie s'écrouler. À cause d'accusations non fondées, il perd son boulot. Dans la foulée, sa copine le quitte aussi. Mais un appel viendra réorienter ses plans : son père vient de décéder et Alain est attendu à Niagara Falls pour un dernier adieu.

François Pérusse, Éric Bernier et Guy Jodoin campent trois frères en deuil de leur père dans *Niagara*. — PHOTO ENTRACT FILMS

Ainsi commence un long voyage en voiture qui sera ponctué de plusieurs escales. La première, à Montréal, permettra à Alain de renouer avec son jeune frère Léo-Louis (Éric Bernier), qui fera le reste du chemin avec lui. À destination, l'aîné de la fratrie, Victor-Hugo (Guy Jodoin), les attend pour enterrer leur père (Marcel Sabourin).

Ce dernier est mort en participant au Ice Bucket Challenge, ce défi qui

consistait à se verser un seau d'eau glacée sur la tête pour appuyer la lutte contre la sclérose latérale amyotrophique (SLA).

Entre le départ et l'arrivée, les frères auront l'occasion de revisiter leurs souvenirs d'enfance en Ontario et de passer un moment avec une propriétaire de casse-croûte (Véronique DiCaire) et sa fille, qui sera sous peu mère célibataire (Katherine Levac).

CHERCHER L'ÉQUILIBRE

Avec une touche d'humour décalé, Guillaume Lambert aborde plusieurs thèmes dans ce deuxième long métrage découpé en chapitres exposant le point de vue de divers personnages : la dépression, une quête de sens à mi-parcours dans une vie, une relation fraternelle mise à mal, le deuil, etc.

Une proposition portée de vaillante manière par le trio

Pérusse-Bernier-Jodoin, mais qui reste malheureusement en surface, tant le film, qui cherche son équilibre entre le drame et la comédie, s'égaré parfois dans des parenthèses servant peu ou pas le propos...

On est aussi en droit de s'interroger sur la prémisse tablant sur un phénomène devenu viral en 2014. Ça nous donne certes l'occasion de voir Marie Eykel (notre Passe-Partout nationale) en patiente atteinte de la SLA, mais qui se souviendra du Ice Bucket Challenge dans quelques années?

Les amateurs de François Pérusse, qui s'en tire honorablement dans son personnage taciturne, apprécieront quelques calembours semés ici et là par Guillaume Lambert. Et que dire de cette chanson d'Hugues Aufray qui leur donnera envie d'entoner « brouillard sur le cimetière, y a des vautours juchés sur les pierres... »? Chouette clin d'œil pour les initiés...

Au générique

Cote : ★★½

Titre : *Niagara*

Genre : Comédie dramatique

Réalisateur : Guillaume Lambert

Acteurs : François Pérusse, Éric Bernier et Guy Jodoin

Durée : 1 h 46

TÉNOR

Entre 2Pac et Pavarotti

GENEVIÈVE BOUCHARD

Le Soleil

CRITIQUE

QUÉBEC — Qu'est-ce qui sépare les rimes de l'icône 2Pac des envolées lyriques du légendaire Pavarotti? Dans le nouveau film de Claude Zidi Junior, qui utilise une partition connue pour créer un pont entre le rap et l'opéra, il n'y a qu'un pas à franchir.

On ne peut pas dire que le scénario de *Ténor* se démarque par son originalité. Pour rester dans le thème musical, on connaît la chanson : une personne talentueuse issue d'un milieu modeste se découvre un talent pour une forme d'art à laquelle elle n'avait jamais eu accès, mais il lui faudra beaucoup de travail pour se mettre à niveau, et une audition cruciale pourrait changer sa vie, etc.

Vous voyez où ça s'en va...

Dans *Ténor*, on a affaire à Antoine (Mohammed Belkhir, alias MB14), un rappeur doué élevé dans la



À son premier rôle au cinéma, le rappeur MB14 est plongé dans le chant lyrique.

— PHOTO TVA-FILMS

banlieue parisienne par son grand frère baraqué (Guillaume Duhesme).

Ce dernier arrondit les fins de

mois en participant à des combats clandestins, pendant que son jeune frangin livre des sushis entre deux cours de comptabilité, l'issue

choisie sans conviction pour améliorer son sort.

Une commande amènera Antoine dans un cours de chant lyrique, où il attirera l'attention de la professeure (Michèle Laroque). Celle-ci verra en lui un diamant à polir et le prendra sous son aile.

Ainsi commence une sorte de double vie pour le jeune homme, qui confiera ne réussir à trouver sa place nulle part. Antoine se croit obligé de cacher sa nouvelle passion à ses proches, craignant leur jugement devant une discipline perçue comme bourgeoise dans la cité. Mais il ne se sent pas nécessairement plus à l'aise parmi ses camarades de familles plus aisées, où il détonne parfois par ses manières et sa dégaine.

Entre le rap et l'opéra, qui sortira gagnant? On vous laisse le découvrir... ou le deviner!

CANTATRICE PAS SNOB

En France, *Ténor* a notamment retenu l'attention à cause de la présence sur l'affiche de Mohammed Belkhir ou MB14, rappeur qui s'est fait connaître en participant au concours télévisé *The Voice*.

Dans ce premier rôle au cinéma, il campe de manière convaincante cet artiste soudainement ému par un tout nouvel univers musical.

Ses talents de rappeurs sont mis en vitrine ici et là. Quant au chant lyrique, il peut compter sur le ténor Paul Gaugler, qui lui prête sa voix.

Avec *Ténor*, Claude Zidi Junior ne réserve pas de grandes surprises. Mais son film n'est pas dénué d'intérêt pour autant.

La chimie opère entre MB14 et Michèle Laroque, en cantatrice qui a fait sa place dans la haute société, mais qui n'a pas la langue dans sa poche et qui n'a pas cédé au snobisme ni à la fermeture d'esprit.

Par ses valeurs d'entraide et de famille (celle dans laquelle on naît ou celle qu'on choisit), *Ténor* mise sur le positif. Et les airs d'opéra classiques choisis pour mettre les voix en valeur ont de quoi interpellé même les néophytes.

Au générique

Cote : ★★★

Titre : *Ténor*

Genre : Comédie

Réalisateur : Claude Zidi Junior

Acteurs : Mohammed Belkhir, Michèle Laroque et Guillaume Duhesme

Durée : 1h40

STÉPHAN BUREAU

LE CHOC DES IDÉES

Figure incontournable du monde de l'information et des affaires publiques depuis une trentaine d'années au Québec, Stéphan Bureau effectue un retour au petit écran cette saison avec *Le monde à l'envers*, présentée le vendredi soir sur les ondes de TVA. Une émission qui prône le choc des idées parmi un panel de collaborateurs issus de divers horizons. Fort de sa vaste expérience, de sa verve et de sa culture encyclopédique, l'animateur globe-trotter de 58 ans aiguillera des débats autour de thèmes qui donnent trop souvent à penser que notre société est sens dessus dessous. Entretien.



NORMAND PROVENCHER
Le Soleil

QUÉBEC — Lorsque le réseau TVA a fait savoir qu'il planchait sur un concept d'émission d'affaires publiques à heure de grande écoute, ils ont été nombreux à envisager un éventuel affrontement avec *Tout le monde en parle*, le dimanche soir.

Si la case horaire dominicale a été envisagée par le diffuseur privé, Stéphan Bureau se défend bien d'avoir voulu un affrontement avec le *show* de Radio-Canada.

« Il n'y a rien de plus impénétrable, outre les voies du Seigneur, que les voies de la programmation », lance l'animateur et

journaliste qui fait un retour à TVA après une absence de 16 ans. Si, le diffuseur a flirté un moment avec l'idée de lancer *Le monde à l'envers* le dimanche soir, laissant miroiter un duel de titans entre lui et Guy A. Lepage.

« Certainement que c'est une possibilité qui a été avancée, je ne suis pas dupe. Il se trouve que nous avons une émission qui est très différente, mais qui a la même aspiration de faire place à la discussion », explique-t-il en entrevue téléphonique au *Soleil*.

« Notre formule et notre *modus operandi* sont très différents. Je ne me sens pas en compétition avec *Tout le monde en parle* et je n'imaginer pas le contraire. »

Le titre de sa nouvelle émission illustre l'état d'un monde où les idées d'hier, que l'on croyait coulées dans le ciment, peuvent devenir caduques le lendemain. Le principal intéressé donne l'exemple de l'Allemagne à l'heure des changements climatiques et de la guerre en Ukraine.

« Les Allemands, l'un des peuples les plus écologiques d'Europe, qui carburent au charbon, une source d'énergie plus polluante que n'importe quelle autre, c'est le monde à l'envers. Des exemples, on peut en donner des milliers. »

Cela étant dit, si le monde est à l'envers, il n'est pas nécessairement en déroute, s'empresse-t-il de préciser. Le pessimisme, très peu pour lui.

« C'est vrai que ça ne tourne pas rond, mais le monde ne recule pas tant que ça. J'aime à dire que nous vivons une époque formidable, forte d'émotions et de tensions, mais ce n'est pas la première fois dans l'histoire. »

COMME À LA LNI

Sur le plateau de son émission, un invité défilera chaque semaine. Le comédien et humoriste Fabien Cloutier a ouvert le bal en lever de rideau vendredi. Quatre collaborateurs réguliers — Yasmine Abdelfadel, Louise Deschâtelets, Raed Hammoud et Guy Nantel — seront de la partie.

Une seconde bande des quatre, composée de Gregory Charles, Biz, Richard Martineau et Sophie Durocher, frappera en relève, histoire de créer des situations propices à des

discussions corsées.

« Ce *pool* permet d'obtenir une élasticité en fonction des horaires », explique l'animateur qui a pris soin de roder le concept à travers quelques émissions tests.

« Le plaisir sera de créer des rencontres en sachant qu'il y a des gens qui vont peut-être se *pogner* ou se crêper le chignon. Il y a un élément de mise en scène quand tu as plus qu'un acteur. C'est comme la Ligue nationale d'improvisation. Tu ne sais pas quels joueurs vont se retrouver sur la patinoire. »

La ronde des collaborateurs n'est pas fermée à double tour. « Ce n'est pas définitif. Ce sont les premiers à être annoncés, d'autres vont se joindre à nous. Je pense qu'il y a de la place pour une sensibilité qui nous manque encore et que je n'ai pas réussi à amener à l'émission. »

LES AVANTAGES DU DIRECT

Présentée devant public, un ingrédient essentiel à la recette de l'émission, *Le monde à l'envers* se déroulera également en direct, comme *Tout le monde en parle* le fait depuis la pandémie. À l'origine, l'animateur préférait un enregistrement avec un délai de quelques heures pour procéder au montage et une diffusion le soir même, mais il s'est vite rallié au concept.

« Il y a une tension, une imperfection qui vient avec le direct. Ça ressemble davantage à la vie. Les gens ne sont pas tous lisses. »

« Il y a quelque chose qui se rapproche de la réalité parce que tu ne peux rien corriger. Ça me plaît beaucoup. »

En outre, à l'ère des commentaires tous azimuts sur les réseaux sociaux, le direct permettra à l'émission de s'y alimenter. « On peut pas rester sourd et aveugle pendant qu'on diffuse. Il y a peut-être des questions qui vont s'ajouter. Pour moi, c'est l'un des gros avantages de l'équation. »

L'animateur aura-t-il carte blanche pour le choix des invités? Jouira-t-il à TVA d'une liberté pour recevoir sur son plateau un invité provenant « du diffuseur ennemi », comme se demandait en début de semaine le chroniqueur de *La Presse* Mario Girard?

« Je souhaite avoir cette liberté. Je l'avais quand j'étais à



« C'est vrai que ça ne tourne pas rond, mais le monde ne recule pas tant que ça. J'aime à dire que nous vivons une époque formidable, forte d'émotions et de tensions, mais ce n'est pas la première fois dans l'histoire. »

— Stéphan Bureau

Radio-Canada. Je vais la demander. Je n'ai pas encore eu à la valider, alors je ne peux pas dire. Pour moi, il n'y a pas de zones taboues. »

« Il y a des guerres commerciales qui se jouent, je ne suis pas dupe, entre tous les joueurs médiatiques, mais j'ai la prétention de dire que ce n'est pas ma guerre à moi. Je respecte les intérêts supérieurs qui ne sont pas les miens, mais moi, je n'ai aucune frontière. »

« J'espère que tout le monde pourra être invité sur notre plateau. C'est le principe de la conversation que je veux établir. »

UN DÉPART PLANIFIÉ

Impossible de ne pas revenir sur son départ d'Ici Première et de Radio-Canada, l'an dernier, que plusieurs ont associé à son entrevue avec le controversé infectiologue français Didier Raoult, promoteur du tout aussi controversé médicament contre la

Stéphan Bureau est aux commandes cette saison de la nouvelle émission d'affaires publiques de TVA, *Le monde à l'envers*. — PHOTO TVA

COVID-19, l'hydroxychloroquine. L'ombudsman avait estimé que l'animateur et son équipe avaient enfreint les normes et pratiques journalistiques du diffuseur.

Son départ de Radio-Canada, insiste-t-il, n'a strictement rien à voir avec cette interview. Ses bagages étaient bouclés depuis un moment et il avait commencé à le faire savoir à tout un chacun.

En entrevue lundi avec l'animatrice Pénélope McQuade, celle qu'il avait remplacée derrière le micro ces derniers étés, Stéphan Bureau a indiqué que l'ombudsman Pierre Champoux avait voulu « se faire sa

tête ». Il persiste et signe.

« Ce n'est pas la première fois que je le disais. L'ombudsman, ce n'est pas Radio-Canada, *by the way*, ce sont deux institutions distinctes. Je ne fais pas d'association entre son verdict et l'entrepris. Je n'ai jamais été en réaction avec l'entreprise. Il y a absolument zéro équivoque possible. Si c'est confus, c'est parce que quelqu'un veut que ça le soit. »

Le monde à l'envers est présenté en direct, le vendredi soir, à 20h, sur les ondes de TVA. D'une durée de 90 minutes, l'émission est également diffusée en simultané sur QUB radio.

EN RAFALE

› UN (E) POLITICIEN (NE)

Charles de Gaulle. Pour son côté cocorico, son panache, son sens de l'État.

› UN PERSONNAGE HISTORIQUE

Je suis un grand admirateur d'André Malraux. C'est quelqu'un qui m'a beaucoup façonné quand j'étais jeune.

› UN (E) CHANTEUR (EUSE)

Je suis un *fan* de Daniel Bélanger. J'aime l'homme et sa musique.

› UN (E) AUTEUR (TRICE)

C'est difficile... Romain Gary, Alexandre Dumas, Philip Roth.

› UN FILM

Il était une fois la révolution, de Sergio Leone; *La grande évasion*, avec son casting de la mort, et *La grande bellezza* (*La grande beauté*), de l'Italien Paolo Sorrentino, qui m'a complètement malaxé.

› UNE PIÈCE DE THÉÂTRE

Cyrano, aucun doute. Je l'ai vu dix fois. À Paris, avec Jean-Paul Belmondo; à Montréal, avec Patrice Robitaille et Guy Nadon; à New York, avec Frank Langella.

› UN MUSÉE

Le Musée national des arts asiatiques Guimet, à Paris. Et aussi la collection Phillips, à Washington.

› UN PEINTRE

Delacroix et Caravage

› UNE VILLE

(Long moment de réflexion) Tucson, en Arizona, parce que c'est un peu chez moi. J'ai vécu un amour-passion pour Hong Kong, mais plus maintenant. Istanbul aussi.

› UNE MAXIME

« *Whenever there is any doubt, there is no doubt.* » Chaque fois qu'il y a un doute, il n'y a aucun doute, comme dit Robert De Niro dans *Ronin*.



PHOTO ARCHIVES LE SOLEIL

plein air

Les yeux au ciel à Chicago

**ISABELLE
PION**

CHRONIQUE

isabelle.pion@latribune.qc.ca



SORTIE PRENDRE L'AIR

Difficile, à Chicago, de marcher en regardant droit devant. La beauté est partout, et tout spécialement en hauteur : les beautés architecturales se multiplient, au risque de nous aveugler sur un trottoir achalandé.

On vient à Chicago pour son architecture flamboyante, sa gastronomie... et j'ai eu envie de la découvrir pour son plein air urbain. Car oui, la ville des vents se découvre parfaitement sous cet angle, tant pour les adultes que pour les enfants.

.....

On peut découvrir la ville de l'Illinois en vélo libre-service. Mais soyons honnête : je n'aurais pas eu l'audace de me lancer sur deux roues là-bas, où l'on retrouve quelque 2,7 millions d'habitants.

J'opte plutôt pour un circuit avec Bobby's Bike Hike, alliant vélo et bonne bouffe. Environ une quinzaine de cyclistes suivent notre

guide, Lou, qui nous donne des consignes claires à suivre dès le départ. Déjà, la force du nombre me sécurise sur les artères plus achalandées. Haut lieu de la gastronomie, Chicago aurait notamment donné naissance au brownie et au Cracker Jack.

Sur une distance d'environ 22 km, nous roulons à travers une dizaine de quartiers, dont le centre-ville et Ukrainian Village. J'ai d'ailleurs un faible pour l'architecture et le vert de ce quartier qui, depuis l'invasion de la guerre en Ukraine, a vu son nombre de réfugiés ukrainiens augmenter, m'apprend le *Chicago Tribune*.

Au fil des kilomètres, nous engloutissons des tranches de pizza, des tacos, du chocolat, de la crème glacée... et les pierogis de Kasia's, sortes de dumplings européens commercialisés par Kazimiera Bober, une immigrante arrivée aux États-Unis en 1974 et devenue une véritable icône de la cuisine.

Le trajet s'achève et je sais déjà



LA VILLE DES VENTS EN FAMILLE

J'étais en solo, mais j'ai eu une pensée pour filleule # 3 (Élie, 8 ans) : le parc Maggie Daley m'est apparu comme un véritable paradis pour les enfants. L'endroit a été nommé ainsi en l'honneur de la première dame de Chicago, qui s'est beaucoup investie pour eux.

Mur d'escalade, mini-putt... les petites familles ont de quoi s'amuser pour un temps. D'autant que l'endroit est à quelques pas de Millennium Park et de Lurie Garden.

Chicago apparaît comme une belle destination pour la famille. En plein cœur de la ville, le Lincoln Park Zoo est gratuit. On y vient notamment pour voir ses singes... ou un lynx du Canada. On en profite également pour se balader au Lincoln Park, une oasis de verdure devant les berges du lac. Mon seul regret est de ne pas avoir pu y flâner plus longtemps. **ISABELLE PION**

qu'il fera partie de mes coups de cœur du voyage. Le coup de grâce survient à la toute fin : au détour de la piste cyclable, on arrive devant le panorama de la ville au loin, faisant face au lac Michigan. Je suis happée par la magnificence de ce que je vois. Le décor est tout aussi frappant que ce que j'ai pu observer au 103^e étage de la Willis Tower (Skydeck Chicago).

Non seulement j'ai la chance de découvrir cette destination à travers les yeux de deux couples amoureux de cette ville qui participent à la même visite – ils en sont à leur deuxième tour guidé à vélo! – mais je sais aussi très bien qu'en trois jours bien remplis, je n'aurais pas eu le temps de voir tous ces quartiers situés un peu plus loin de l'effervescence du centre-ville.

L'endroit se découvre tout aussi bien à pied... ou en jogant,

puis-je constater en marchant le long de la Riverwalk, une promenade de deux km aménagée aux abords de la rivière Chicago, qui nous plonge aussi en plein cœur des plus beaux gratte-ciel.

À mes yeux, l'édifice Wrigley et la St-Régis Tower comptent assurément parmi les plus beaux repères. La croisière d'environ une heure trente de Chicago First Ladies et du Chicago Architecture Foundation Centers, une référence dans le domaine, me permettra d'en apprendre beaucoup





4 plus sur plusieurs des édifices qui font la renommée de la ville.

Chicago et son « Lake Front Trail » compte près de 30 km. Lorsque je demande à Mike, un Greeter qui me fait découvrir son lieu de résidence depuis 45 ans, quel est son endroit préféré, il me répond spontanément cet endroit. Avec ses rives sablonnées et l'eau bleu turquoise du lac Michigan, Chicago se donne des airs de bord de mer.

Dans Millenium Park, je craque pour la Crown Fountain... et surtout pour les enfants qui s'arrosent et qui rient aux éclats. L'œuvre de Jaume Plensa est constituée de deux tours d'environ 15 mètres projetant chacune un visage... qui crache momentanément de l'eau. On se presse aussi pour prendre en photo la Cloud Gate, une œuvre de 110 tonnes. Fait à noter : pour entrer par l'un des accès de Millenium Park, vous devrez passer par un dispositif de sécurité.

Ce qui fait que Chicago est si belle, c'est que l'art est aussi partout. En sculptures sur le bord d'une rivière, en projection sur un édifice... C'est sans compter que l'endroit recèle des enseignes comme l'Art Institute of Chicago, deuxième plus grand musée du pays selon *Lonely Planet*, ou encore le Musée d'art contemporain... où j'ai eu un coup de cœur pour l'artiste Nick Cave.

Je pourrai aussi dire qu'un jour, j'ai célébré mon anniversaire... sur la rivière Chicago en kayak. Disons-le, une virée avec Urban Kayak Tour n'a rien à voir avec une petite balade tranquille sur un lac : ici, la circulation est grande. J'écoute attentivement les consignes du guide et je veille à

ne pas me laisser distraire.

Cette fois, plutôt que de m'émerveiller devant un grand héron, je contemple la splendeur des gratte-ciel de Chicago... au fil de l'eau. C'est comme ça que j'ai passé ma dernière soirée là-bas. Ici, le décor bardé de lumière séduit autant le soir que découpé par le ciel bleu. Disons-le, j'ai craqué pour Chicago de jour comme de nuit.

Pour en savoir plus : ChooseChicago.com

La journaliste était l'invitée de Choose Chicago et hébergée au Freehand Hotel.

Suggestions, questions, commentaires? Écrivez-moi à isabelle.pion@latribune.qc.ca
Suivez-moi sur instagram à [isabelle.pion](https://www.instagram.com/isabelle.pion)

1 L'édifice Wrigley, un des magnifiques repères de la ville des vents. — PHOTO LA TRIBUNE, ISABELLE PION

2 Un des charmes de Chicago, c'est que l'art est partout. — PHOTO LA TRIBUNE, ISABELLE PION

3 Un de mes coups de cœur du voyage : « tomber » sur cette vue au détour de la piste cyclable, à la fin d'un tour cycliste et gourmand. — PHOTO LA TRIBUNE, ISABELLE PION

4 On craque pour Chicago de jour comme de nuit. — PHOTO LA TRIBUNE, ISABELLE PION

CARNET D'ADRESSES

Ça y est, je viens de trouver mon nouveau resto préféré, ai-je texté à une amie, aussi maniaque de bonne bouffe que moi. Le seul hic, c'est qu'il est un peu loin : il se trouve à Chicago.

Il y a longtemps que je n'avais pas été aussi conquise par un (des!) plat(s). Une seule bouchée, une explosion de saveurs et j'étais déjà séduite par les ceviche de Tanta, un restaurant péruvien comptant de surcroît une jolie terrasse.

Le lendemain, je découvrais les mets méditerranéens de Aba : fouetté de fromage feta et crevettes à l'ail noir... dans un autre joli décor avec vue.

Véritable passionnée de Chicago et rencontrée dans un tour cycliste, une Illinoisienne habitant en banlieue me raconte qu'elle s'est dressé une liste de tous les restaurants avec terrasse où elle souhaite aller manger... et contempler la vue. Elle coche sa liste au gré des repas partagés dans ces décors surplombant la ville. Ce genre d'enseignes au sommet de plusieurs étages comme le Streeterville Social, où j'ai pris mon premier repas, fait partie des plaisirs gourmands ici. Il y a les établissements en hauteur, et il y a celles, aussi, qui permettent d'admirer la rivière Chicago. Du nombre, j'ai testé la City Winery Riverwalk, campée directement en bordure de la promenade. ISABELLE PION



Mon passage à l'hôtel Freehand Chicago m'a rappelé mes années de bourlingueuse sac à dos... pré-pandémie. J'ai eu l'impression de me retrouver dans la faune d'une auberge de jeunesse, avec un café (Broken Shaker Café) et un bar sympathiques. L'établissement, qui figure dans les suggestions de *Lonely Planet*, est à quelques pas des grands attraits. « Entre l'auberge de jeunesse et l'hôtel, un hybride ultra-tendance aux dortoirs high-tech », décrit le guide. L'établissement compte aussi des chambres privées. — PHOTO FOURNIE, HOTEL FREEHAND, ADRIAN GAUT

LE VÉLO QUI REND ACCRO

Un nom, un visage, une plume... Mais connaît-on vraiment les journalistes des Coops de l'information? Non, bien sûr! Cette série est donc l'occasion d'en apprendre davantage sur les passions de certains d'entre eux: cannage, LEGO, oiseaux, canot... Au cours des prochains mois, nous mettrons en lumière leurs intérêts divers et parfois surprenants. Voici nos journalistes comme vous ne les avez vus.



PHOTOS NATHALIE COLLARD

GUILLAUME ROY
Le Quotidien

SAGUENAY — Bonjour, je m'appelle Guillaume Roy et je suis accro à l'adrénaline. Maintenant sorti du placard, je dois aussi vous avouer que le vélo de montagne est une de mes passions de prédilection pour obtenir ma dose quotidienne.

J'ai attendu 38 ans avant d'investir dans un vrai bon vélo de montagne, mais depuis que je l'ai fait, il y a trois ans, la passion ne cesse de croître.

Il faut dire qu'il faut y mettre le prix pour l'achat d'un bon vélo de montagne, car même dans l'usagé, il est difficile de trouver quelque chose d'intéressant en bas de 2000 \$. Et encore là, le vélo est souvent usé et il faudra investir plus tard pour changer des pièces.

Mais au-delà de la valeur monétaire, l'achat d'un vélo de montagne est surtout un bon investissement pour avoir sa dose récurrente d'adrénaline.

À chaque sortie, je retrouve le plaisir de jouer dehors, en roulant simplement sur deux roues, comme quand j'étais petit. Presque tout le monde sait faire du vélo, ce qui rend le sport presque universel. Avec l'aménagement de nouvelles pistes roulantes pour les débutants, où les roches et racines ont été enlevées, tout le monde (ou presque) peut trouver une piste à sa mesure.

Dans les sentiers, on retrouve parfois des obstacles qui semblent



insurmontables, mais plus on s'entraîne, plus les nouveaux défis semblent accessibles. Chaque descente est un bon prétexte pour repousser ses limites. La convivialité et le partage de connaissances font aussi partie inhérente du sport. En roulant avec des amis plus expérimentés, on apprend comment faire des sauts, à quelle

obstacle difficile, quelle ligne prendre dans un sentier technique.

Le vélo de montagne est aussi un excellent prétexte pour un 5 à 7. Sur le stationnement, après une journée de vélo, nombreux sont les adeptes qui déploient leur chaise pliante et s'offrent un rafraîchissement pour décanter. Comme c'est le cas pour plusieurs autres sports, c'est une bonne excuse

pour socialiser, rencontrer de nouveaux amis et partir à l'aventure. Chaque montagne a sa communauté d'adeptes et, dans bien des cas, cette communauté ne cesse de grandir. Le nombre croissant d'événements permet aussi de réunir la communauté partout dans la province, que ce soit pour des courses locales de cross-country, des événements provinciaux d'enduro ou des courses internationales de descente. Les adeptes sont nombreux à participer aux courses et assister aux événements d'envergure, comme ce fut le cas lors de la Coupe du monde de vélo de montagne au mont Sainte-Anne, cet été, où des milliers de partisans étaient massés le long des pistes.

VIVRE LE MOMENT PRÉSENT

Descendre à toute vitesse des pentes abruptes est aussi un excellent moyen de vivre le moment présent. Il est par ailleurs fortement recommandé de ne pas trop rêvasser pendant la descente, car comme le dit le vieux dicton, « un arbre est si vite arrivé ».

Lors d'une descente, mes sens sont sollicités, l'adrénaline monte rapidement et je me sens pleinement à l'affût. Sur le parcours, je dois lire les obstacles, comme les roches et les racines, pour trouver la meilleure ligne d'attaque. Je dois rouler à la bonne vitesse pour franchir un saut ou pour rouler sur une longue plateforme de roche abrupte, appeler une « slab »

dans le jargon de vélo.

Le vélo de montagne permet aussi de prendre un bain de forêt, de passer un bon moment dans la nature. Plusieurs études scientifiques ont démontré les bienfaits de la nature pour la santé mentale. Au fil du temps, j'ai réalisé à quel point l'accès à la nature me rend plus heureux, plus calme, plus serein.

Bien sûr, il y a aussi les bienfaits physique et cardiovasculaire du sport, car dans la majorité des montagnes, il faut monter par ses propres moyens avant de redescendre. Un passage obligé qui rend la descente plus que satisfaisante.

En bref, le vélo est un excellent moyen pour sortir de sa zone de confort. Les défis sont nombreux, que ce soit un saut, une piste à pente forte, une grosse « slab » de roche. Lorsqu'on essaie quelque chose de nouveau et qu'on réussit, le sentiment d'accomplissement est énorme.

Au fil du temps, on finit par gagner en confiance... parfois trop. Une chute est alors un rappel brutal que la gravité frappe fort sur une surface aussi dure. Les apprentissages sont parfois douloureux!

Les sensations fortes, l'accès à la nature, les bienfaits du sport et la croissance personnelle sont tous de bonnes raisons pour aller rouler aussi souvent que possible. Mais pas besoin de se trouver des excuses pour aller à la montagne, parce que l'idée de jouer dehors et de passer du bon temps entre amis suffit pour monter sur ma bécane.

Sousse et Kairouan, joyaux historiques de la Tunisie

JONATHAN CUSTEAU

CHRONIQUE

jonathan.custeau@latribune.qc.ca



LE BOURLINGUEUR

Bien que petite, la Tunisie ne peut assurément pas être visitée en une seule courte semaine. Même deux semaines seront insuffisantes pour explorer ses principaux atouts sans trop se fatiguer. Surtout, c'est que la chaleur mettra à l'épreuve l'énergie de tout conducteur qui se croira capable de filer sur les routes tunisiennes pendant plusieurs heures sans s'arrêter. Il faut donc accepter de se donner du temps.

Si Djerba, Sbeitla et El Jem méritent assurément un arrêt, les autres attractions dignes de mention dépendent des champs d'intérêt de chacun. En voici quelques-unes en rafale.

Sousse, troisième ville en importance en Tunisie, est située à environ 150 km à l'est de la capitale, Tunis. Elle compte sur le tourisme comme troisième source de revenus. Pas étonnant que ses plages et sa centaine d'hôtels soient apparemment bondées en été. Sa médina attire aussi les touristes, alors que le port et le golf d'El Kantaoui, juste à côté, comptent aussi une part importante de visiteurs. Le terrain de golf, avec ses 36 trous, offre deux parcours : la mer et la montagne. Dans le second cas, la vue sur le port rend l'expérience unique.

Comme ailleurs en Tunisie, on sent à Sousse qu'il reste certaines mises à jour à réaliser dans les infrastructures touristiques, malgré des travaux évidents. Il est vrai que la ville a été ébranlée par des attaques terroristes en 2015 avant d'être frappée par la pandémie de COVID. Encore cette année, à l'arrivée à l'hôtel, on sentait une sécurité accrue : inspection des voitures et détecteur de métal à l'entrée.

Le coup de cœur demeure le fabuleux Musée archéologique, à la fois sobre et impressionnant. Il s'agit du deuxième plus grand musée de mosaïques au pays, après le Musée du Bardo, fermé jusqu'à nouvel ordre.

Les fameuses mosaïques, exposées notamment au sous-sol de la citadelle, sont le fruit de fouilles réalisées depuis 1882. On y trouve notamment un baptistère et une représentation de la tête de Méduse. Les remparts du musée, eux, datent du 7^e siècle.

La visite se poursuit naturellement dans la médina, construite en pente et inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO. Avec la médina de Monastir, il s'agit, selon l'UNESCO, de l'unique prototype d'une architecture militaire côtière des premiers siècles de l'Islam.

Si l'action se concentrait lors de mon passage dans la partie basse de la médina, à se promener, on trouvait bien quelques pépites, comme le joli Café La Casbah, fort en ambiance. On se méfiera néanmoins, en ville, des étrangers trop sympathiques, qui prétendent travailler à notre hôtel et qui tentent d'influencer certains achats.

KAIROUAN

Pour son importance historique,

Kairouan, à 50 km de Sousse, est aussi inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO. Elle ne jouit toutefois pas, comme elle, du charme de bord de mer. Plusieurs la considèrent comme la quatrième ville sainte de l'Islam, après La Mecque, Médine et Jérusalem. On y trouverait plus de 300 mausolées et 250 mosquées. Un des sites à visiter, la tombe de Sidi Sahab, le barbier de Mahomet, renfermerait trois poils de barbe du prophète. Certains disent que la visiter sept fois équivaut à un pèlerinage à La Mecque.

La médina, avec ses enchevêtrements de petites rues, mérite le détour. Elle devient bien calme dès qu'on s'éloigne des axes principaux, où se situe l'essentiel du marché. Je ne m'y étais pas aventuré la première fois que j'ai visité la Tunisie, mais elle permet vraiment, entre les visites d'autres sites sacrés, de prendre le pouls de la petite ville. Et sa Grande Mosquée, un des monuments majeurs de l'Islam, serait le premier lieu de culte musulman au Maghreb.

TOZEUR

Plus au sud, Tozeur est une base de choix pour quiconque veut visiter le désert, des oasis, ou s'aventurer dans les lieux de tournage de *Star Wars*. Les fanatiques de cette fiction voudront voir Ong Jemal, les célèbres dunes de sable où se trouvent aussi des décors abandonnés. Là, on nous flaire de

loin pour nous proposer quelques souvenirs ou on nous brandit un fennec apeuré au visage, espérant qu'on demande une photo avec l'animal en échange de quelques pièces.

À Tozeur, bien que dépouillé, c'est le musée Eden Palm qui attire l'attention, pour peu qu'on s'offre une visite guidée. On nous rapporte qu'on trouve là la seule oasis au monde poussant selon les traditions millénaires. Et on nous dira tout, tout sur les palmiers-dattiers, un sujet beaucoup plus fascinant qu'on pourrait le penser. On rapporte notamment que les dattes réduisent les douleurs des accouchements, améliorent la vue, traitent l'anémie et soulagent la déshydratation... En Tunisie, ce fruit est omniprésent.

Enfin, la route entre Douz et Djerba est ponctuée de plusieurs perles où je suis passé un peu trop vite, faute de temps pour m'arrêter. À Matmata, par exemple, on peut visiter des maisons troglodytes. Un peu plus loin, les vues sont saisissantes autour de Toujane, un village berbère où les touristes n'ont pas l'air de s'attarder très longtemps. Je m'y serais pourtant posé une heure ou deux pour prendre la mesure d'une Tunisie que je n'avais encore jamais vue comme ça : un tantinet montagnaise, rurale, paisible, avec un je-ne-sais-quoi mystérieux.

Le journaliste était l'invité de l'Office national du tourisme tunisien.



Toujane est un village berbère au cœur d'un joli paysage. — PHOTO LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU

SUR LE WEB
latribune.ca

facebook/
quotidienlatribune

@LT_LaTribune

Les 4 étapes de la fermentation spontanée

PHILIPPE WOUTERS

CHRONIQUE

philippe.wouters@lescoops.ca



Le lambic est la bière brassée dans la grande région de Bruxelles, utilisée comme base pour faire de la gueuze ou des bières aux fruits. Il est acidulé, mais se doit d'être équilibré. Pendant le processus de fermentation, plusieurs étapes se suivent et se doivent d'être respectées. Qu'est-ce qui fait une bonne bière acidulée, de fermentation spontanée?

C'est en discutant avec les artisans brasseurs de lambic, établis depuis des décennies, sur l'évolution de la culture bière à travers le monde et le nombre grandissant de bières spontanées dans des marchés émergents qu'on se rend compte qu'ils ne sont pas bien stressés par la concurrence. D'abord parce que le lambic original — brassé dans les règles de l'art — aura toujours une place sur la table des amateurs de bières acidulées dans le monde. Ensuite parce que faire une bonne bière acidulée demande du temps et que toutes les brasseries modernes n'en ont pas forcément. Et enfin, il faut compter sur des années de savoir-faire empirique, ce qui n'est pas forcément reproductible dans toutes les conditions actuelles.

SECRET DU LAMBIC

Si je devais résumer les grandes étapes de la fermentation du lambic — composée de froment et de malt d'orge —, elles se divisent en quatre :

1 Après inoculation du moût

par les levures contenues dans l'air ambiant, plusieurs dizaines de souches de levures et de bactéries prennent place dans le moût. Ce sont les Saccharomyces qui commenceront le travail de transformation des sucres du moût en alcool. Si vous goûtez un



Le lambic est la bière brassée dans la grande région de Bruxelles, utilisée comme base pour faire de la gueuze ou des bières aux fruits. Ici la gueuze Belle-Vue de la brasserie Vandenstock. — PHOTO 123RF

lambic jeune (moins de 6 mois), il sera légèrement sucré et très peu amer.

2 Contenant des bactéries lactiques et acétiques, les moûts fermentés commencent à subir des transformations de pH et de goût en lien avec les fermentations bactériologiques qu'il subit. À la dégustation, on y découvre des notes de yogourt, de vinaigre ou légèrement citronnées, par exemple.

3 Les Brettanomyces, une fois le travail des Saccharomyces et des bactéries commencé, vont se nourrir des résidus de la fermentation et des sucres résiduels pour développer les arômes et les goûts caractéristiques connus aux Bretts. C'est également à ce moment-là que l'équilibre du lambic se forme — c'est la magie de la fermentation dite « spontanée ». À la dégustation, des lambics de un à deux ans ont des notes marquées typiques aux levures Brettanomyces.

4 C'est le temps de laisser faire le temps. L'affinage viendra arrondir les lambics et diminuer leur acidité par exemple. On profite de la complexité de la fermentation spontanée et de la garde. Plus le lambic est âgé, plus des notes fruitées, légèrement confites, se présentent. Comme chaque lambic est unique — on parle de terroir —, chaque brasserie propose un produit différent.

Le savoir-faire du maître de chais consistera à sélectionner des lambics de différents âges pour réaliser des gueuzes rondes et équilibrées. En Amérique du Nord, rares sont les bières qui se rendent à l'étape 4. On se confronte le plus souvent à des bières jeunes, au début de l'étape 3. Par contre, considérant que les bières acidulées sont embouteillées, laissez-les reposer à la cave quelques années et elles s'affineront avec le temps.

LEXIQUE

Lambic Bière composée de 70 % d'orge malté et de 30 % de froment non malté, fermentée avec des levures sauvages contenues dans l'air ambiant de la brasserie.

Gueuze Assemblage de lambics de 1 à 3 ans, refermentés en bouteille.

Kriek Petite cerise macérée dans du lambic pour offrir un kriek lambic. En règle générale, on utilise 300 g de fruits par litre de lambic.

Brettanomyces Levure dite « sauvage » qui compose les ferments contenus dans l'air ambiant.

Sacharomyces Levure typique pour la bière, permettant la

transformation des sucres en alcool.

Bactériologique lactique De type Lactobacille ou pedicocques, elles développent des notes acidulées comme le yogourt.

Bactéries acétiques De type Acetobacter, elles développent des notes vinaigrées dans la bière.

UN DIGESTIF PAS COMME LES AUTRES



PHOTO MAËLLA LEPAGE

MONSIEUR COCKTAIL

PATRICE PLANTE
Collaboration spéciale

Wow, mais quel dernier week-end nous avons eu! Du soleil, des grosses chaleurs et des piscines qui ont continué à recevoir des clients désireux d'écluser les derniers moments d'été un bon cocktail à la main.

On sent tout de même l'automne s'installer, et avec cette saison, l'envie d'un digestif frais et copieux pour profiter des dernières soirées sur notre balcon. J'ai donc eu l'idée, avec mon collègue Philippe, de tester différentes variations sur un cocktail classique qui fait toujours l'unanimité, et j'ai nommé l'Espresso Martini. Qu'il soit fait avec de la liqueur de café ou non — je le préfère fait avec un bon espresso court —, vous pouvez lui donner la personnalité que vous voulez en conservant une base de vodka et d'espresso et en lui ajoutant un sirop du moment qui se marie bien au café (pamplemousse ou gingembre, quelqu'un?).

Le résultat : un espresso martini à la citrouille épicée, inspiré du bon

vieux « Pumpkin Spice Latte », est un digestif qui transporte les épices de l'automne, sans le côté lait pour un maximum de fraîcheur.

Cela pourrait bien devenir un grand classique de votre maison, si simple à réaliser. Je vous le confirme, c'est devenu un grand classique chez nous!

Espresso Martini à la citrouille épicée

INGRÉDIENTS

- 1 oz de vodka
- 0,5 oz de sirop de citrouille épicée Monsieur Cocktail (ou autre marque commerciale)
- 1 espresso
- Cannelle moulue (pour décorer)

PRÉPARATION

- 1** Dans un shaker rempli de glace, mélanger tous les ingrédients jusqu'à ce que vos doigts deviennent très froids.
- 2** Filtrer au tamis fin dans une coupe ou un verre à martini déjà refroidi.
- 3** Saupoudrer de cannelle moulue pour décorer.
Santé!



Sur la route des châteaux du Médoc

NATALIE RICHARD

PLANÈTE VINS

Collaboration spéciale
nrichard@gcm medias.ca



Si visiter les grands châteaux du Médoc a longtemps été réservé à une clientèle exclusive et privilégiée, aujourd'hui l'offre œnotouristique de la prestigieuse rive gauche de Bordeaux s'est démocratisée et grandement diversifiée. Au cours des dernières années, plusieurs châteaux ont développé un volet dégustation, en plus de proposer des visites guidées du vignoble et des chais, dans une atmosphère conviviale et accueillante.

J'ai le bonheur d'écrire ces lignes alors que je parcours le Médoc, une région que je redécouvre à travers un circuit mémorable, constellé de vigneronnes forts sympathiques qui partagent avec passion un savoir-faire de plusieurs générations. J'espère vous donner envie de voyager, ou simplement de rêver, en dégustant quelques cuvées d'exception, particulièrement accessibles et disponibles chez nous.

Parmi les huit grandes appellations du Médoc, Margaux est située à moins d'une heure de Bordeaux et on peut même s'y rendre en train pour une escapade d'une journée.

Plusieurs châteaux se trouvent à proximité du village, dont le Château

Marquis de Terme, 4^e grand cru classé. Celui-ci propose des visites thématiques, en plus d'une table remarquable de style bistro, dirigée par le chef Grégory Coutanceau, et d'un bar de dégustation convivial au cœur de son joli jardin. En quelques minutes, vous pouvez rejoindre le Château Paloumey, un cru bourgeois en conversion bio, qui vous accueille pour des visites à la carte et même des ateliers d'assemblage et de dégustation, sur réservations.



CHÂTEAU FOURCAS HOSTEN LISTRAC-MÉDOC 2015

38,75 \$ • 14998406 •
13 % • 1,2 G/L

Listrac est la plus petite appellation du Médoc. Le Château Fourcas Hosten produit des vins certifiés bio depuis 2020, sur un terroir diversifié qui couvre un des points les plus hauts de la région. Le millésime 2015 est assemblé d'une quantité quasi égale de merlot et de cabernet-sauvignon dans un profil où s'exprime un fruit vibrant dans une texture veloutée et des tannins tout en finesse.

L'IMPRESSION DE MAUVESIN BARTON MOULIS EN MÉDOC 2015

21 \$ • 14565328 • 13 % • 1,6 G/L

Tout près de Listrac, à Moulis,

ce domaine familial est dirigé par Mélanie Barton, jeune œnologue et vigneronne de la huitième génération qui a rejoint la famille en 2013. Ses parents Michel et Lilian gèrent les prestigieux châteaux Langoa et Léonville Barton à St-Julien et ils ont racheté cette propriété établie depuis le 15^e siècle, en 2011. Sur rendez-vous, on peut y faire une tournée découverte suivie d'une dégustation. Leurs vins figurent parmi mes coups de cœur, un must!

LOUIS ROCHE LA ROSE PAUILLAC 2015

46,75 \$ • 11873667 •
13 % • 2,4 G/L

La Rose Pauillac est une des six coopératives encore en opération dans le Médoc. Fondée en 1933, celle-ci regroupe seulement 24 vigneronnes producteurs aujourd'hui, alors qu'on en comptait une soixantaine dans le passé. Un arrêt convivial à la rencontre d'une équipe fort sympathique, dirigée par des femmes qui vous accueillent dans des chais historiques pour une présentation visuelle de leur terroir, suivie d'une dégustation de leurs vins.

La fameuse tour du Château La Tour de By dans le Médoc. — PHOTO COLLABORATION SPÉCIALE, NATALIE RICHARD

CHÂTEAU LA TOUR DE BY 2018

27,55 \$ • 11571829 • 13,5 % • 1,7 G/L

Plus au nord à Bégadan, ne manquez pas de visiter la Tour de By pour ses vins d'une qualité exceptionnelle, mais aussi pour la vue spectaculaire de l'estuaire de la Gironde, à partir de sa tour emblématique. En suivant la route D2 qui longe la côte, vous croiserez de jolis petits ports de plaisance et quelques « guiguettes » dont L'Escale de la Plage de la Chambrette, pour manger les pieds dans le sable. À proximité, il faut aussi visiter le Château Saint-Christoly de la fort sympathique vigneronne Cathy Héraud qui propose également quelques chambres d'hôte dans son gîte Chez Paulette.

LES BRULIÈRES DE BEYCHEVELLE HAUT-MÉDOC 2019

46 \$ • 14959520 • 13 % • 1,9 G/L

Les Brulieres est le troisième vin du prestigieux Château Beychevelle de Saint-Julien. Le millésime 2019 se démarque par la qualité des tannins et il se présente en douceur, avec fraîcheur et gourmandise. Un vin plus facile d'approche que le 2018 qui a offert des vins plus opulents, aux tannins plus musclés. Il reste un peu de ce dernier dans le réseau, si vous souhaitez vous offrir une verticale en planifiant votre prochaine escapade. À votre santé!

La chroniqueuse est l'invitée des vins du Médoc - Bordeaux.

Pour des suggestions quotidiennes de vins, suivez-moi sur Instagram @nrartdevivre ou sur mon site natalierichard.com

en cuisine

@tremblayk

facebook/quotidienlatribune

KARINE TREMBLAY karine.tremblay@latribune.qc.ca



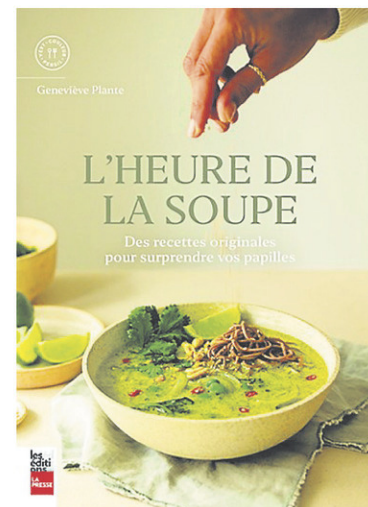
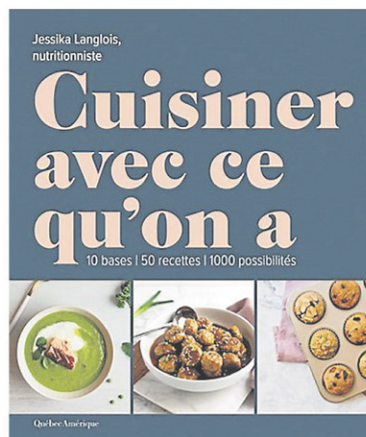
GOURMANDE SAISON LIVRESQUE



PHOTO 123RF

SHERBROOKE — L'automne sera particulièrement gourmand chez les libraires. C'est comme si le mot avait été donné à tous que cette saison, cette année, en était une de boustifaille. Les nouveautés pleuvront dans la section des livres de recettes, et plusieurs gros canons sont attendus. Josée di Stasio, Ricardo, Lesley Chesterman, les sœurs Wolfe (du resto montréalais Chez Mandy), Yotam Ottolenghi : ils auront tous une nouveauté bouquine au cours des prochaines semaines.

On en reparlera, mais déjà, certains recueils ont commencé à



arriver dans les bacs.

La première locomotive livresque à atterrir sur les tablettes, c'est celle de Marilou.

La fondatrice de Trois fois par jour propose un cinquième recueil tout à fait en phase avec la rentrée tant il est moulé pour les soirs de semaine où le temps manque, mais pas l'appétit.

Le nom choisi pour la brique le dit : *Tout simple*, c'est la simplicité à l'avant-plan. L'autrice a choisi de miser sur des plats faciles à concocter qui s'intègrent bien à un quotidien où le temps à passer derrière les fourneaux est compté.

Le fameux « c'est prêt en

30 minutes » fait partie des promesses qu'elle tient en misant sur des recettes simplissimes où la liste d'ingrédients est écourtée et où les raccourcis sont bienvenus. Que ce soit dans le choix des aliments ou dans les tours de main rapides, le mot d'ordre est respecté. Pas de chichi, pas de flafra, mais quand même des couleurs pleines la centaine de plats qu'elle propose.

Le fameux « c'est prêt en 30 minutes » fait partie des promesses qu'elle tient en misant sur des recettes simplissimes où la liste d'ingrédients est écourtée et où les raccourcis sont bienvenus. Que ce soit dans le choix des aliments ou dans les tours de main rapides, le mot d'ordre est respecté. Pas de chichi, pas de flafra, mais quand même des couleurs pleines la centaine de plats qu'elle propose.

Dans ce tout neuf volume comme dans les précédents, on reconnaît sa signature, notamment lorsqu'elle propose des recettes où elle amalgame les saveurs d'un plat à un autre. Je pense par exemple aux coquilles farcies façon tacos, à l'orzo spanakopita aux épinards et fromage feta, à la soupe déesse verte, à la salade crèmeuse de macaronis à la salade de chou.

Au fil des pages toujours très joliment illustrées d'appétissantes photographies, il y a des one pot, des salades variées, des déjeuners inventifs (allo le sandwich au beurre d'arachide et tomates et la tartinade au goût de pancakes aux bleuets), des idées express et plusieurs propositions végés.

Quelques recettes personnalisables sont aussi au menu.

Le concept de celles-ci est simple : une même base et différentes options pour la jizzer avec ce qu'on a dans le frigo. Sauce, casserole déjeuner, smoothie en cubes (qui ne sont pas sans rappeler la formule de la compagnie sherbrookoise Evive)

Cette dernière approche rejoint celle de la nutritionniste Jessica Langlois qui lançait pile-poil pour la rentrée, *Cuisiner avec ce qu'on a*, un titre qui devient presque un mantra avec la galopante montée du prix des aliments.

La nutritionniste, qui avait auparavant signé le livre *Food prep pour repas improvisés*, arrive cette fois avec un ouvrage qui s'apparente à un livre de cuisine dont vous êtes le héros. C'est-à-dire qu'elle invite le lecteur à prendre les commandes de la recette en partant de différents canevas de base.

Elle en propose 10, en tout, qu'elle décline en cinq variantes. Après, c'est à chacun de s'éclater et de composer toute une kyrielle de plats.

Légumes rôtis, potages, quiches, one pot pasta, risottos, boulettes, poulet rôti, biscuits, muffins et poudings sont les 10 cartes qu'elle propose d'avoir dans son jeu pour penser les menus de la semaine de façon plus intuitive, à partir de nos envies, de ce qu'on aime et de ce qu'on a sous la main. Cette approche, simplifiée, a l'avantage net de miser sur la créativité et la palette de goûts de chacun. Les recettes sont par ailleurs bonifiées d'infos nutritionnelles et pratiques variées.

En résulte un manuel pratique tout particulièrement intéressant pour les apprentis cuisiniers qui souhaitent apprendre à maîtriser certains tours de main et ainsi développer leurs compétences culinaire pour être plus à l'aise en cuisine.

J'ai déjà écrit ici que Geneviève Plante était une créative qui savait marier

les saveurs, les textures et les parfums d'originale façon. Je le redis encore après avoir parcouru sa plus récente plaquette, tout entière consacrée aux soupes.

Ce n'est pas la première à plonger la louche dans la marmite fumante des potages et des bouillons. Josée di Stasio l'a déjà fait avant elle, Anne-Louise Desjardins et Caroline Dumas aussi.

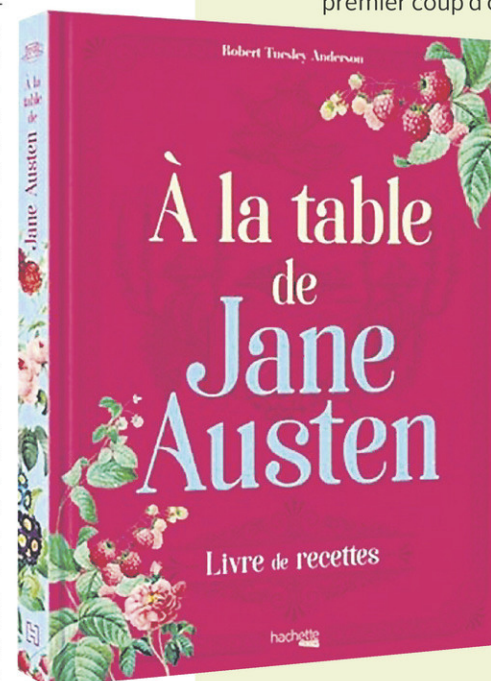
L'ouvrage de la musicienne de métier, qui signe aussi l'intéressant blogue Vert Couleur Persil, ne répète toutefois pas ce qui s'est déjà écrit sur le sujet parce que son approche personnelle et intuitive de la cuisine teinte chacune de ses recettes. Soupe au beurre d'arachide, chaudière de saumon fumé, crème de panais et de pomme au fromage au bleu, potage d'asperges à l'orange et à l'estragon, bouillon à boire aux champignons et soupe ramen velouté sont quelques-unes des 30 avenues qu'elle propose dans *L'heure de la soupe*.

Au surplus, la blogueuse propose une quinzaine de garnitures et d'accompagnements qui viennent transformer n'importe quel humble bol fumant en délice éclatant. Je souligne ici le pain nordique, le granola au miso, au miel et au curcuma, les pois chiches rôtis au cari et la sauce crèmeuse de tahini. Petit extra appréciable : l'auteure partage ses trucs et astuces pour donner de la saveur aux plats en ayant la main légère sur le sel. Elle fait aussi la part belle aux bouillons savoureux qu'on aime mitonner tandis que l'automne se déploie.

Idées, commentaires, suggestions? Écrivez-moi : karine.tremblay@latribune.qc.ca
Suivez-moi sur Instagram : [karine.encuisine](https://www.instagram.com/karine.encuisine)

SPÉCIALITÉS ANGLAISES À SAVEUR LITTÉRAIRE

Peut-être parce que la planète avait les yeux rivés sur l'Angleterre, ces derniers jours, étant donné le décès de la reine mère, mais peut-être aussi parce que c'est une curiosité littéraire et culinaire en soi, j'ai envie de vous glisser un mot sur le livre *À la table de Jane Austen — livre de recettes*, tout récemment traduit en français et publié chez Hachette. Avec sa robe rose framboise, le manuel attire l'œil et pique l'intérêt au premier coup d'œil.



Au fil des pages fleuries d'illustrations, on se promène dans l'hier de l'époque georgienne à travers de multiples clins d'œil à l'univers culinaire de la romancière anglaise.

C'est que l'auteur Robert Tiesley Anderson a réuni sous un même couvert une variété de spécialités très british et de recettes au nom de l'un ou l'autre des personnages tirés des œuvres de la mère d'Orqueuil et préjugés.

On ne cuisinera sans doute pas si régulièrement les œufs paresseux de Henry Crawford, la soupe de châtaignes de Pemberley, le jus de poire au gingembre de Mrs Morland, le gâteau de mariage de Mrs Weston, le sabayon fouetté ou les sablés à l'orange de Mrs Jennings, mais on prend plaisir à parcourir les pages saupoudrées de textes et de notes qui renvoient à l'œuvre de la célèbre écrivaine.

À feuilleter avec une tasse de thé, *my dear*.

KARINE TREMBLAY

GOÛTÉ AIMÉ

Parce que la lumière de septembre est vive, le soleil encore là et les soirées pas trop fraîches, c'est encore le temps d'étirer l'heure de l'apéro avec

des saveurs qui rappellent le goût de l'été. Si le gin se marie tout particulièrement bien avec la fraîcheur du concombre, de la menthe et de la lime, il fait aussi bon ménage avec le pamplemousse.

On peut composer son propre cocktail



aux agrumes en utilisant le tonique pamplemousse de Gurd's ou de Fever-Tree, par exemple. On peut aussi opter pour un raccourci et miser sur le pratique prêt-à-boire gin fizz au pamplemousse rose Seventh Heaven. Créé par la Maison des Futailles

Station 22, le cocktail en canette est particulièrement savoureux et équilibré avec sa pointe acidulée et son goût pas trop sucré. Le parfum de pamplemousse rose est juste assez franc et assez présent pour donner de l'éclat au rafraîchissant breuvage, qui présente un taux d'alcool de 7%.

KARINE TREMBLAY

On le trouve en SAQ.

UN DÉCOR QUI DÉFIE LE TEMPS



3



1

LA PIÈCE

Collaboration spéciale

S'il y a de nombreux styles de décors qui sont fort populaires par les temps qui courent — pensons aux styles scandinave, rétro et moderne, entre autres —, il y a tout de même une constante qui est toujours présente en design d'intérieur. Il s'agit de créer des décors indémodables, intemporels et durables.

En quoi consiste un décor indémodable et comment cette philosophie s'applique-t-elle dans les intérieurs contemporains? Les réponses ici!

COMMENT DÉFINIR UN DÉCOR INDÉMODABLE EN 2022?

Lorsqu'on pense à un décor indémodable, on pense à un aménagement qui va bien traverser les années sans pouvoir nécessairement être associé à une époque ou à une tendance bien précise. Mais ce n'est pas pour autant un décor

qui n'est pas actuel : même si les styles contemporain et classique sont privilégiés dans ces aménagements, il est possible d'orienter le design de la pièce vers un autre style tout en le dosant bien. L'idée est que le style recherché puisse vivre le plus longtemps dans le décor, mais surtout que l'ambiance recherchée, sur les plans de la luminosité, de l'agencement des couleurs et de l'agencement des matériaux, corresponde à votre idéal.

Outre le style défini, le décor durable se veut aussi un espace fonctionnel et qui répond aux besoins des occupants de la maison. Il s'agit aussi de penser à intégrer des matériaux et du mobilier de qualité qui vont servir pendant de nombreuses années.

De plus en plus, les décors indémodables s'inscrivent dans une démarche écologique et de respect de l'environnement, notamment en misant sur la réutilisation et le recyclage.

LES LIGNES DIRECTRICES

Ce n'est pas parce qu'un décor est

considéré comme étant durable dans le temps qu'il ne doit pas être intéressant, au contraire! Isabelle Cyr, designer d'intérieur certifiée APDIQ, partage quelques conseils pour rendre votre environnement chaleureux, confortable et agréable.

➤ Mettre l'accent sur les éléments permanents du décor et investir dans des matériaux durables. Même si votre budget est plus limité, pensez à choisir un revêtement de sol, un revêtement mural et un recouvrement de plafond durables, du mobilier sur mesure adapté aux besoins de toute la famille et des portes et des boiseries de qualité. Des produits qui ne se brisent pas facilement, qui sont faciles d'entretien et qui possèdent une bonne garantie du fabricant ont généralement plus de chances de perdurer.

➤ Choisir des matières naturelles, comme le bois ou la pierre, qui sont présentes dans toutes les tendances.

➤ Opter pour du mobilier sobre aux lignes épurées. Pour le recouvrement des meubles, particulièrement des assises, pensez au cuir ou à un tissu résistant aux taches.



4



➤ Peindre les murs d'une couleur neutre, comme le blanc, qui est douce à l'œil, qui traverse bien les années et qui peut s'agencer avec d'autres couleurs. Le papier peint ou des accessoires peuvent servir à ajouter un punch coloré intéressant et être remplacé au besoin.

DEUX PROJETS

Malgré l'effervescence de certains styles très populaires en décoration, la demande pour des décors indémodables est toujours forte, comme le témoignent deux projets réalisés récemment par Isabelle Cyr et son équipe de chez Cyncart.

➤ Pour le projet « Cuisine gris charcoal », le décor et l'aménagement de l'espace ont été pensés pour répondre aux besoins à long terme des occupants, une famille avec trois jeunes enfants. Ainsi, l'aire de vie principale est maintenant plus spacieuse et plus fonctionnelle grâce à l'agrandissement de la maison. Le décor, un mélange des styles contemporain et classique, est pensé pour durer dans le temps. Les matériaux choisis — le

chêne blanc en revêtement de sol, les armoires de bois peintes en gris foncé, le comptoir de quartz qui imite le marbre — vont résister à l'usure et au passage du temps assez facilement.

➤ Dans le cadre du projet « Cuisine, salle de bain et walk-in », la fonctionnalité des espaces a été mise de l'avant, sans compromettre la création d'un environnement doux et chaleureux. Dans la cuisine, le rangement, autant fermé qu'ouvert, ainsi que les surfaces de travail ont été maximisés. Même chose dans la salle de bain, où une grande pharmacie et des tiroirs permettent que chaque objet ou accessoire ait sa place. Dans la garde-robe de la chambre, l'entièreté des murs a été mise à contribution pour installer divers systèmes de rangement (tiroirs, pôles et tablettes). Dans les pièces, de belles touches contemporaines, comme le revêtement de sol gris, le hickory, les lignes droites et épurées, le grège sur les murs, la texture d'imitation de pierre et la plomberie chrome, se marient bien avec les meubles et objets qui ont une valeur sentimentale aux yeux des clients.

Les Coops de l'information sont fières de faire équipe avec La Pièce afin de vous offrir des contenus exclusifs sur l'art de vivre et les tendances déco. Découvrez plus de contenus sur le site de La Pièce, lapiece.ca.

1 et 2

Le projet « Cuisine gris charcoal » comprend une aire de vie principale plus spacieuse et plus fonctionnelle grâce à l'agrandissement de la maison. — PHOTOS LE SOLEIL, CAROLINE GRÉGOIRE

3, 4 et 5

Le projet « Cuisine, salle de bain et walk-in » met la fonctionnalité des espaces de l'avant, sans compromettre la création d'un environnement doux et chaleureux. — PHOTOS LE SOLEIL, ERICK LABBÉ

LES TULIPES HYBRIDES DE DARWIN, TOUJOURS FIDÈLES

LARRY HODGSON
Collaboration spéciale

De septembre à octobre, c'est la saison de plantation des bulbes à floraison printanière et les jardinerie sont remplies de montages de bulbes : narcisses, jacinthes, crocus et plus encore. Mais surtout, de tulipes. Car nous semblons craquer pour les tulipes. Et pourquoi pas? Une si belle fleur, grosse et de coloration spectaculaire, et tout cela à un prix très raisonnable? Elle a presque tout pour plaire! Je dis bien « presque », car oui, la tulipe a des défauts.

LES ÉCUREUILS

Oui, les écureuils les aiment bien. Et pas toujours pour les manger immédiatement. (Souvent, ils les déterrent et les replantent ailleurs pour leur réserve hivernale... puis oublient de les récolter!) Mais c'est choquant de prendre la peine de planter un bulbe comme il se doit pour le voir chipé par un rat à queue ébouriffée! Depuis que j'écris cette chronique, j'ai souvent offert des solutions pour contrer les écureuils voleurs de bulbes, mais peut-être jamais autant que dans l'article *Sus aux écureuils* du 3 octobre 2009 ([bit.ly/3evlsNt](#)). Vous devriez pouvoir y trouver une solution qui vous convient.

Ou plantez la seule tulipe qui résiste aux écureuils! (Explications plus loin.)

BULBES DE COURTE VIE

Donc, passons à l'autre problème. La faible durabilité des bulbes.

En effet, les gens se plaignent que, contrairement aux autres bulbes, dont la floraison s'améliore avec les années, celle de la tulipe baisse. La première saison est la plus spectaculaire, avec une superbe grosse fleur. La deuxième année, elle est plus petite et moins saisissante. La troisième, la fleur est vraiment lilliputienne. Et la quatrième... eh bien, généralement il n'y a pas de quatrième floraison! La plante ne fait plus que des feuilles!

Il y a une raison pour cela. La tulipe, que les jardiniers considèrent comme une plante de jardin, est en fait plutôt vue comme une fleur coupée par l'industrie



1

horticole. Il faut savoir que 95 % des quelque 2 milliards de bulbes de tulipe produits annuellement sont cultivés à cette fin. Aucune reprise de la floraison n'est souhaitable dans ce cas. Le producteur recommence chaque fois avec des bulbes frais : c'est plus commode comme cela. Donc, à force de sélectionner des tulipes pour la fleur coupée, la capacité des bulbes de tulipe à vivre longtemps au jardin ne cesse de diminuer. Beaucoup des « nouveautés » sont à peine plus que des annuelles!

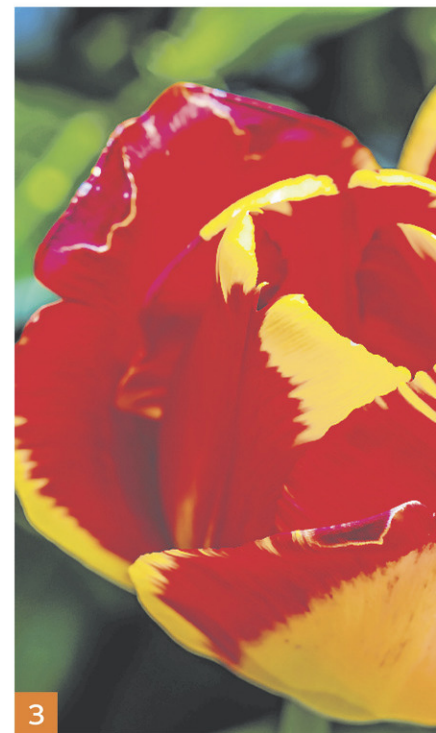
Mais il y a des exceptions.

LES TULIPES PÉRENNES

Heureusement pour les jardiniers paresseux, il existe quand même des tulipes pérennes. C'est notamment le cas des tulipes botaniques, le nom donné aux tulipes sauvages et aux



2



3

tout premiers hybrides, comme *T. kaufmanniana*, *T. greigii*, *T. praestans*, *T. schrenkii*, *T. tarda*, etc. Les hybrideurs n'ayant pas eu le temps de les convertir en bisannuelles et en annuelles, elles gardent l'excellente pérennité des tulipes sauvages.

Les tulipes viridiflora, dont les fleurs partiellement vertes font de la photosynthèse, ont plus de chlorophylle que les autres et réussissent ainsi à entreposer plus d'énergie, assurant une floraison répétée.

LES FABULEUSES TULIPES DARWIN

Et, dernière catégorie de tulipes pérennes, mais certainement pas la moindre, il y a les tulipes hybrides de Darwin. De belles grosses tulipes à forme un peu carrée et à haute tige solide (55-70 cm), les hybrides de Darwin sont tout simplement plus robustes que les autres. Elles fleurissent année après année vers la mi-mai (Montréal, Gatineau) ou début de juin (Québec), sans complications. Chez moi, j'ai des talles d'hybrides de Darwin en place depuis 27 ans et qui n'ont jamais même été divisées ou déplacées... ça vous donne une idée!

En magasin, exigez des tulipes hybrides de Darwin! Si l'employé dit ne pas savoir, parlez à son patron. Je considère une telle réponse inacceptable. Quelqu'un le moins habile avec une tablette ou un téléphone pourrait trouver cette information en une minute! D'ailleurs, une jardinerie honnête avec ses clients mettra les hybrides de Darwin dans la classe à part qu'elles méritent!

QUELQUES VARIÉTÉS

Voici quelques exemples courants de tulipes hybrides de Darwin,



mais il y en a beaucoup d'autres :

- › 'Apeldoorn' (rouge) et d'autres couleurs de la série 'Apeldoorn'
- › 'Banja Luka' (jaune et rouge)
- › 'Daydream' (jaune devenant orange abricot)
- › 'Garant' (jaune)
- › 'Gudoshnik' (jaune strié de rouge)
- › 'Ollioules' (vieux rose)
- › 'Pink Impression' (divers teints de rose) et autres couleurs de la série 'Impression'
- › 'President Kennedy' (jaune flammé rouge)
- › 'Silverstream' (crème et rouge, feuillage panaché)
- › 'World Favorite' (rouge tomate avec taches jaunes)

UNE CULTURE FACILE

La culture des tulipes hybrides de Darwin est presque comme celle de n'importe quelle autre tulipe. Il faut le plein soleil au printemps (un emplacement plus ombragé l'été, quand la tulipe sera en dormance, est par contre bien acceptable). Le sol doit être riche et, surtout, bien drainé. Par contre, comme les bulbes de cette tulipe sont énormes, il faut un trou de plantation extra profond : 25 à 30 cm. Espacez-les de 15 cm. Plantez-les avec le plateau vers le bas et la pointe vers le haut.

Ajoutez des mycorhizes au sol à la plantation, puis arrosez bien. Couvrez avec un paillis pour terminer.

Au printemps, après la floraison, appliquez un engrais biologique. Quand les feuilles jaunissent encore plus tard, vous pouvez les laisser se décomposer sur place ou les couper. Aucun arrosage n'est nécessaire l'été : le bulbe sera en dormance.

Aussi, les tulipes hybrides de Darwin sont les seules qui résistent naturellement aux écureuils. Un trou de 30 cm de profondeur, c'est trop pour le petit animal. Problème réglé!

DES ANNÉES DE PLAISIR!

À l'automne suivant, sous le sol et hors de vue, le bulbe commencera à produire de nouvelles racines et voilà! Une nouvelle saison commence!

Longue vie à vos tulipes pérennes hybrides de Darwin!

1 Tulipe hybride de Darwin 'Pink Impression'. — PHOTO 123RF/NAHHAN

2 Tulipe hybride de Darwin 'Daydream'. — PHOTO 123RF/KRRAD

3 Tulipe hybride de Darwin 'Banja Luka'. — PHOTO 123RF/BILLPERRY

RÉPONSES À VOS QUESTIONS

BIEN UTILISER LES LÉGUMINEUSES AU JARDIN

Q Vous mentionnez dans votre chronique du 3 septembre (entretien de la semaine) de laisser les plants de pois et de haricot se décomposer sur place après la récolte. S.V.P. pouvez-vous préciser si nous laissons les plants se décomposer en terre ou si nous les arrachons et les laissons sur le sol?

— Louise et André Charette

R La richesse des légumineuses (plantes de la famille des fabacées, comme le haricot, la fève, le pois, la luzerne, le trèfle, etc.) réside dans l'association symbiotique qu'elles établissent avec des bactéries Rhizobium qui vivent dans des nodules qui poussent sur leurs racines. Les bactéries captent l'azote atmosphérique (N₂) et le convertissent en composés que les plantes peuvent absorber. La plante peut alors les utiliser pour sa croissance. En retour, la plante partage les produits de la photosynthèse avec les bactéries. C'est donc une association symbiotique, bénéfique aux deux. L'azote étant l'élément le plus important dans le développement des plantes, mais le plus difficile à obtenir, c'est un apport important. Quand la légumineuse meurt, l'azote reste disponible dans le sol pour la prochaine génération de plantes, même des plantes d'autres familles: tomates, laitues, épinards, etc.

Ce côté bénéfique est assez connu et beaucoup de jardiniers incorporent des légumineuses dans leur rotation des cultures pour assurer un bon taux d'azote dans le sol. Mais il faut savoir que si l'on supprime les légumineuses à la fin de la saison en les arrachant, le bénéfice est perdu. Logiquement, il faut laisser les racines mortes riches en azote se décomposer dans la terre. Vous pourriez les placer en surface, je suppose, tant que les nodules demeurent en



Le poinsettia restera vert tant que les jours sont longs, mais changera de couleur quand les jours sont courts.

— PHOTO CLAUDE CÉRÉ

contact avec la terre, mais je n'en vois pas l'utilité. L'important est que les racines se décomposent en contact avec la terre.

Tristement, beaucoup de jardiniers «font le ménage» du potager à l'automne et arrachent et jettent les légumineuses tuées par le froid, même leurs racines, ne comprenant pas qu'ainsi, ils annulent leur effort d'enrichir le sol.

LE POINSETTIA QUI NE VEUT PAS MOURIR

Q Nous avons acheté, un peu avant Noël, un poinsettia, pensant le garder quelques semaines et nous en départir. Mais nous l'avons conservé, il était beau avec ses feuilles

rouges. Le beau temps est arrivé et nous l'avons mis sur le patio. Puis, les feuilles rouges sont tombées une à une, remplacées par de nouvelles feuilles d'un beau vert. C'est maintenant un arbuste très fourni, magnifique. J'ai mis régulièrement de l'engrais, sans changer la terre ni le pot. J'aimerais le conserver et peut-être passer un autre Noël en sa compagnie. Que me suggérez-vous pour y arriver? — Claude Céré

R Vous avez très bien soigné votre poinsettia (*Euphorbia pulcherrima*) jusqu'à maintenant, mais il est désormais temps d'apporter un changement important à son régime. Il faut l'exposer à des jours courts. Cette plante a besoin de jours de moins de 1 heure d'éclairage pour fleurir. Cela arrivera en théorie à partir du 2 septembre. Mais dans nos maisons (et il vous faut absolument rentrer votre plante pour l'hiver, car le poinsettia ne tolère pas le gel), nous éclairons en soirée, ce qui éliminera tout début de floraison.

La méthode est très facile. Il suffit de mettre votre poinsettia devant une fenêtre bien éclairée le jour, mais en posant devant lui un panneau qui empêchera la lumière artificielle d'atteindre ses feuilles en soirée. Autrement, continuez le régime habituel. Après environ huit semaines de jours courts, de nouvelles feuilles rouges commenceront à paraître à l'extrémité des branches et il sera bientôt complètement fleuri de nouveau!

Des questions svp!

Vous pouvez nous joindre par courriel à courrierjardinier.paresseux@yahoo.com

Par courrier à

Le jardinier paresseux
Le Soleil
C.P. 1547, succ. Terminus
Québec (Québec) G1K 7J6



ENTRETIEN HORTICOLE

À FAIRE CETTE SEMAINE

› Pour le meilleur choix possible, achetez vos bulbes à plantation automnale (tulipes, narcisses, crocus, etc.) dès qu'ils arrivent en magasin.

› Rentez les tomates à l'intérieur pour finir leur

maturation quand la température nocturne commence à rester à moins de 10°C. Placez-les à l'ombre, comme dans un garde-manger, pour les faire rougir.

› Soyez prêt à recouvrir les plantes potagères fragiles si l'on annonce un gel hâtif.

› Surveillez les fruits des kiwis rustiques et récoltez-les quand les fruits commencent à ramollir.

LES AS DE L'INFO



Ces pages des As de l'info t'expliquent l'actualité de la semaine afin que tu sois au courant de ce qui se passe autour de toi et sur ta planète bien-aimée!

Être bien informé.e te permettra de participer aux conversations au sujet des nouvelles, de t'engager comme jeune citoyen.ne et surtout... d'en apprendre aux adultes autour de toi! Et puis, quand on comprend, on vit souvent moins d'anxiété et on peut participer à la solution! Tu vois, il n'y a que de bonnes raisons pour lire ces pages!



Une caricature est un dessin exagéré qui vise à attirer l'attention sur un ou des détails en particulier

Arts

André-Philippe Côté, l'homme derrière l'univers des As de l'info!

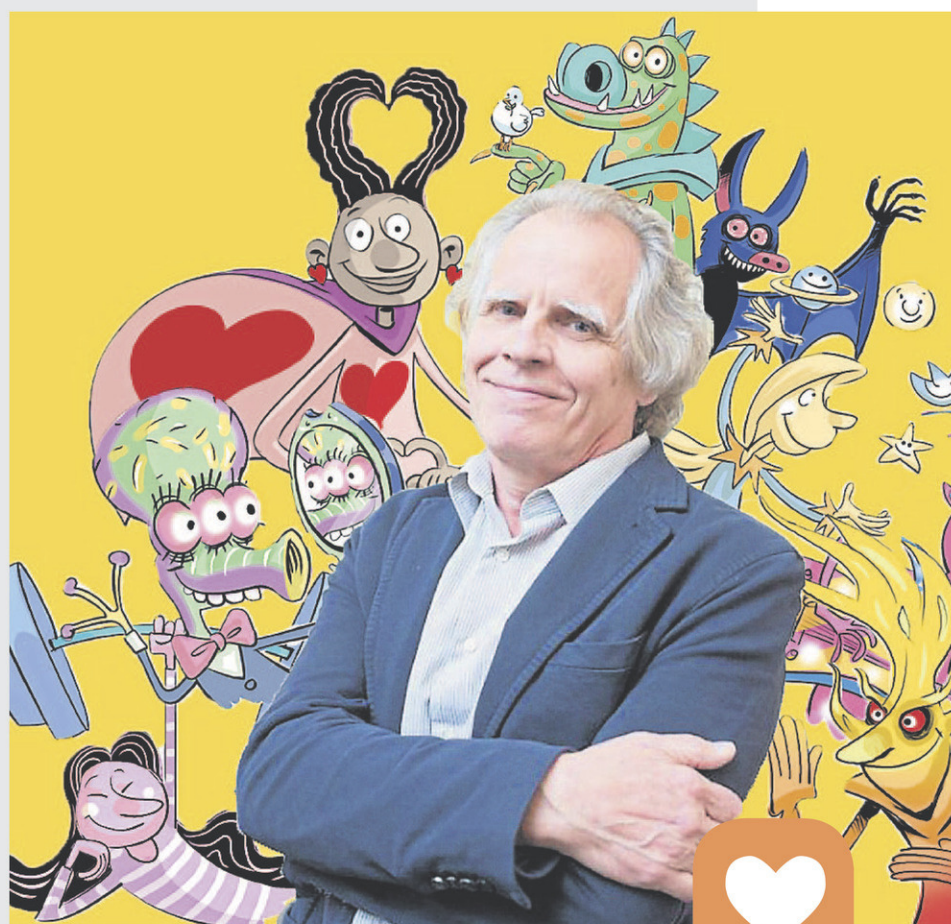
As-tu remarqué les magnifiques dessins qui habillent le nouveau site jeunesse des As de l'info? Eh bien, ils ont tous été créés par quelqu'un de bien établi dans le milieu du dessin, mais aussi du journalisme : André-Philippe Côté. On te le présente!

QUI EST ANDRÉ-PHILIPPE?

André-Philippe est un illustrateur et caricaturiste né en 1955 à Québec. Il a commencé tout jeune à dessiner, et a décidé très tôt que c'était ce qu'il voulait faire de sa carrière. Toute sa vie, il n'avait qu'une passion : dessiner. Il a donc testé toutes sortes de styles et de médiums de création. Son premier emploi permanent d'illustrateur a été pour un magazine qui s'appelait *Safarir*. C'était de l'humour et, pour la première fois, il réalisait son rêve d'enfant : il était payé pour dessiner à longueur de journée.

QU'EST-CE QUE LA CARICATURE?

Plus tard dans sa carrière, André-Philippe s'est tourné vers la caricature. Une caricature est un dessin exagéré qui vise à attirer l'attention sur un ou des détails en particulier. Dans les journaux, les caricatures sont souvent utilisées pour dénoncer ou rire d'un phénomène d'actualité. C'était une façon pour lui de dessiner tout en faisant passer un message. Il travaille aujourd'hui pour *Le Soleil* et dépeint l'actualité en dessins, mêlant humour, drame et art.



COMMENT TROUVE-T-IL SON INSPIRATION?

En pleine campagne électorale ou en finale d'un gros match de hockey, les éléments inspirants se retrouvent partout. Mais dans la vie quotidienne, André-Philippe a vraiment dû développer des antennes pour repérer les sujets qu'il serait intéressant de dessiner. Il trouve parfois son inspiration dans les gens qu'il côtoie, les films qu'il voit ou encore les événements dans les nouvelles.

QU'EST-CE QU'IL A FAIT POUR LES AS DE L'INFO?

André Philippe est celui derrière tous les dessins du site. C'est lui

qui a créé l'identité des avatars, et de tous les bonshommes qui se retrouvent un peu partout sur les différentes pages.

QU'A-T-IL AIMÉ DANS CE PROJET?

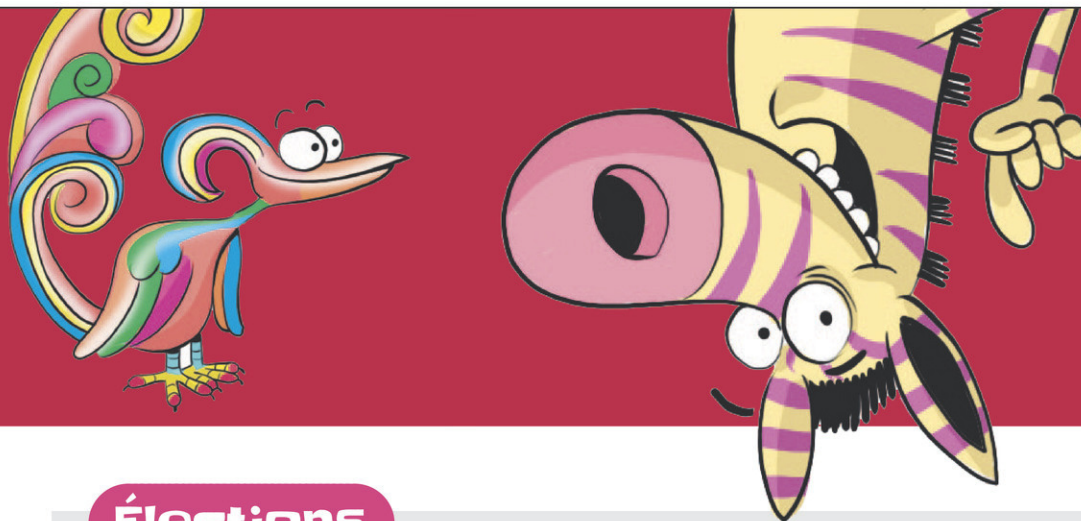
Dans son métier, André-Philippe doit représenter la réalité : des hommes et des femmes du quotidien. Cette fois-ci, il a vraiment pu se « lâcher lousse ». Il a adoré créer des personnages mi-humains, mi-animaux, un peu extraterrestres. Il a laissé son imagination prendre le dessus pour inventer toutes sortes de bonshommes surréalistes.

MÉLANIE LOUBERT

PHOTO ÉDOUARD PLANTE-FRÉCHETTE, MONTAGE MÉLANIE LOUBERT

Si tu veux en savoir plus, commenter les articles, participer à nos concours et sondages, tu peux te rendre sur le site de ton média d'information

lesasdelinfo.com



Éphéméride

17

SEPTEMBRE
1792



Le vol des bijoux de la couronne

Le 17 septembre 1792, en pleine Révolution française, tout le monde s'affole à Paris : «Les bijoux de la couronne ont été volés!» Ensemble de bijoux précieux dont l'origine remonte à François 1^{er}, l'incalculable trésor est gardé à l'hôtel du Garde-Meuble de la Couronne. Les gardes qui patrouillent autour du bâtiment arrêtent deux voleurs, les poches pleines de petits diamants. La salle où reposait le trésor est sens dessus dessous! Sur le sol sont éparpillés bijoux, pierres précieuses... et mêmes bouteilles de vin et saucissons! Le Régent, plus gros diamant du monde, ainsi que le grand Diamant bleu, ont été dérobés. Plus de 9000 bijoux ont disparu, ce qui représente près de 7 tonnes d'or. Les gardes réalisent que depuis quelques jours, des cambrioleurs se succèdent sans se faire attraper. Ces derniers en ont même profité pour faire la fête dans le bâtiment. Mais pourquoi les bijoux étaient-ils si mal surveillés? Est-ce que des ministres seraient derrière le coup? C'est un mystère qui n'a jamais été élucidé...

Élections

Des petits partis avec de grandes ambitions!

Aussi farfelu que cela puisse paraître, certains veulent changer le Québec par... la gastronomie

Tu connais sûrement les 5 principaux partis politiques qui se présentent aux élections de cette année. On a donc décidé de te parler un peu plus des autres partis, qui sont plus petits, mais qui ont quand même le pouvoir de changer les choses! En voici quelques-uns des 22 existants.

LE PARTI CULINAIRE DU QUÉBEC

Aussi farfelu que cela puisse paraître, certains veulent changer le

Québec par... la gastronomie! C'est le cas de Jean-Louis Thémis, un chef québécois originaire de Madagascar, que tu peux voir sur la photo de l'article. En 2018, il quitte son travail d'enseignant à l'Institut de tourisme et d'hôtellerie et crée le Parti culinaire du Québec. Le Parti culinaire vise principalement à sensibiliser les Québécois à une alimentation saine et au respect de l'environnement.

LE PARTI VERT DU QUÉBEC

Le Parti vert du Québec est la plus ancienne formation politique sur cette liste. Il a été fondé en 1985 et valorise l'environnement, la paix, la démocratie, l'équité et l'inclusion. Son chef, Alex Tyrrell, est un activiste écologiste et possède un baccalauréat en sciences environnementales. Le Parti vert du Québec est moins présent sur la scène politique que son équivalent fédéral (le Parti vert du Canada), mais il n'en demeure pas moins important!

LE BLOC POT

Le Bloc pot, depuis sa création en 1998, milite essentiellement pour une seule chose : la légalisation de

la marijuana. Seulement, le Parti libéral du Canada, dirigé par Justin Trudeau, a fait exactement cela en 2018. Alors, pourquoi le Bloc pot existe-t-il encore? Eh bien, selon son chef, Daniel Blackburn, il y a en réalité encore beaucoup de travail à faire pour que le cannabis soit vraiment légal au Québec. En effet, bien qu'il soit maintenant possible d'en acheter (à condition d'avoir 21 ans!), les endroits où on a le droit d'en consommer demeurent très peu nombreux. Le Bloc pot se bat donc pour obtenir plus de liberté quant à la consommation de la marijuana.

LE PARTI ANIMAL QUÉBEC

Le Parti animal Québec est une organisation qui vise à rassembler les défenseurs de la cause animale de la province. Il a été officiellement reconnu en tant que parti politique en octobre 2020. Il s'agit encore d'un projet en développement. En fait, il n'a même pas encore de chef, et n'a pas encore annoncé de candidats pour les élections de 2022. Il pourrait cependant devenir une option intéressante pour les amoureux des animaux dans les prochaines années!

LE PARTI NUL

Pour terminer, on voulait te présenter un drôle de parti : le Parti nul. En réalité, il ne s'agit pas vraiment d'un parti, car il ne prône aucun changement à la politique du Québec. Au contraire, il existe en tant que mouvement de protestation. Voter pour le Parti nul, c'est donc un moyen d'exprimer son mécontentement face au système politique actuel. Aux dernières élections, en 2018, le Parti nul a tout de même obtenu 3659 votes à travers la province!

Et voilà! On espère que tu en sais maintenant un peu plus sur les partis alternatifs qui existent au Québec!

LAURENT CÔTÉ

PHOTO ARCHIVES
LE SOLEIL



Un adjectif à sa royale place

STEVE BERGERON

SÉANCE D'ORTHOGRAPHE

steve.bergeron@latribune.qc.ca



que l'adjectif *royal* puisse se placer devant le nom dans la langue littéraire.

Ainsi, dans sa pièce *Henri III et sa cour*, Alexandre Dumas père a fait dire au personnage de Catherine de Médicis : « Venez demain [...] et un bon de notre royale main [...] vous prouvera que nous ne sommes ni oublieuse ni ingrate. »

DERRIÈRE LE CROATE

Mais la réponse que vous cherchez se trouve un peu plus bas : on apprend que *royal* est employé comme « premier élément de composition dans certaines dénominations militaires ». Dont celle des... régiments!

Ainsi, en France, du XVII^e au XIX^e siècle, le Royal-Cravate était un « régiment de cavalerie français formé, en 1643, avec des soldats croates [cravate étant ici une déformation de croate] ».

Il y a eu également le Royal-Auvergne, le Royal-Bourgogne et le Royal-Allemand. Ces régiments n'existent plus aujourd'hui, certains ayant été renommés quand la France est passée de la monarchie à la république. Car sans royaume, plus aucun régiment français n'a eu besoin de l'adjectif *royal*.

En résumé, l'appellation de « Royal 22^e Régiment » est à classer (si vous retournez à ma

chronique) dans la catégorie des formules consacrées. Mais comme il s'agit d'une tournure ancienne et désuète, elle peut laisser l'impression d'être fautive ou calquée sur l'anglais. Le TLFI nous démontre toutefois qu'elle est tout à fait française.

Quant au Canadien National, le nom complet de cette société en anglais est la Canadian National Railway Company (en français, la Compagnie des chemins de fer nationaux du Canada). *Canadian National* est une ellipse, adoptée par la compagnie mais aussi par la population.

Dans *Canadian National*, nous ne sommes donc pas en présence d'un adjectif et d'un nom, mais de deux adjectifs. D'où la traduction littérale *Canadien National*.

Je me questionne depuis longtemps sur l'utilisation du mot « retraits », par exemple dans la description de matchs de hockey. Il est souvent employé pour indiquer que le joueur est retourné dans le vestiaire. Sagit-il d'un bon usage? Merci pour votre éclairage!

Hélène Beaulieu
Québec

Aux dernières nouvelles, la seule définition acceptée du verbe *retraiter* est « traiter de nouveau ».

On s'en sert dans des contextes très techniques, comme l'industrie minière, la comptabilité, la transformation des plastiques et l'énergie nucléaire, apprend-on dans le Grand dictionnaire terminologique.

Il existe effectivement un verbe anglais *to retreat*, mais mon *Robert & Collins* m'indique clairement qu'on ne peut le traduire littéralement par *retraiter*. Il faut plutôt dire « se retirer », « battre en retraite ». Dans une partie d'échecs, le terme usuel est *ramener*, et lorsqu'il est question d'un glacier ou d'une inondation, on privilégie *reculer*.

Ça ne signifie par que le verbe *retraiter* ne sera jamais accepté dans le sens que vous évoquez, mais pour l'instant, nous avons tous les verbes nécessaires en français pour exprimer l'idée de battre en retraite.

Malheureusement, la plupart des commentateurs sportifs, journalistes et autres communicateurs n'ont pas toujours un dictionnaire anglais-français à portée de main et prennent le chemin le plus court pour traduire. Un rappel que la traduction est véritablement un métier en soi.

PERLES DE LA SEMAINE

Les perles du bac 2022 sont arrivées. Voici celles de l'épreuve de philosophie.

La liberté consiste-t-elle à n'obéir à personne?

« Comme le disaient les anarchistes : "Ni dieu ni maître." »

Les pratiques artistiques transforment-elles le monde?

« Le maquillage est de l'art, car dans l'émission *Incrovable transformation*, la maquilleuse transforme le look des personnes moches. »

Revient-il à l'État de décider de ce qui est juste?

« Si je trouve juste de rompre avec ma petite amie parce qu'elle est agaçante, c'est à moi de décider, pas au juge. »

Est-il juste de défendre ses droits par tous les moyens?

« La faim justifie les moyens. »

La psychologie peut-elle être une science?

« La psychologie permet de mettre de l'ordre dans la tête. »



Musiciens du Royal 22^e Régiment. — PHOTO ARCHIVES LA PRESSE, ÉDOUARD PLANTE-FRÉCHETTE

Questions ou commentaires?

steve.bergeron@latribune.qc.ca



Pourquoi n'avez-vous pas plus de fun?

MARC ALLARD

CHRONIQUE

Le Soleil



NOUS, LES HUMAINS

À quand remonte la dernière fois où vous avez eu du *fun*? Était-ce quand vous avez finalement battu votre plus féroce rival au pickleball? Quand vous avez eu une longue conversation avec un ami sur les films de Denis Villeneuve? Ou quand vous avez testé avec votre partenaire la page 16 du *Petit livre du kama sutra*?

Le *fun**, vous l'avez peut-être remarqué la dernière fois que vous avez invité un ami à une activité qui l'ennuyait à mourir, varie d'une personne à l'autre.

Mais, souvent, nous avons une vague idée de ce qui nous amuse nous-mêmes. On le sent quand on a du *fun*, mais on ne sait pas exactement pourquoi ça arrive.

Pourquoi avez-vous eu plus de *fun* la fin de semaine passée que celle d'avant? Était-ce juste

la chance? Ou un mélange spécifique d'éléments qui cliquent pour vous?

Il y a une douzaine d'années, deux chercheurs en psychologies britanniques ont essayé de répondre à ce genre de question. Ils ont soumis des questionnaires à 1100 personnes et ont mené une analyse statistique pour essayer de voir s'il existait certaines grandes catégories de *fun*. Ils en ont découvert cinq.

1. Le *fun* de « sociabilité » repose sur des rassemblements amicaux. On discute, on déconne, on rit ou on joue avec nos amis — et on s'amuse.

2. Le *fun* de « contentement » recoupe un certain état de détente, de quiétude, d'appréciation des petits plaisirs de la vie : jardiner, aller à plage, nager, écouter de la musique.

3. Le *fun* « d'accomplissement »

implique un défi où il faut se concentrer pour atteindre un but. C'est un *fun* associé à l'état de *flow*, où on se sent totalement absorbé par une activité, que ce soit de jouer dans une pièce de théâtre, de jouer de l'accordéon, de développer une application mobile ou de skier.

4. Le *fun* « sensuel » titille les sens et notre fibre romantique. Faire l'amour, se rendre à un rendez-vous galant, savourer un bon vin ou recevoir un massage sont des activités qui appartiennent à cette catégorie.

5. Le *fun* « extatique » est lié aux émotions fortes et aux états seconds. Aller au parc d'attractions, faire la fête, s'enivrer ou danser dans un *rave* en sont des exemples.

Si vous n'avez pas assez de fun à votre goût, il est peut-être temps de remonter ce dossier dans vos propriétés.

Bien sûr, il existe probablement plusieurs catégories de *fun* qui s'appliquent à vous. Tant mieux. Le piège, je pense, est de miser trop souvent — ou trop longtemps — sur le même type de *fun*. La variété est la clé.

Si, par exemple, vous passez la fin de semaine dans un chalet avec un ami que vous n'avez pas vu depuis longtemps, vous serez peut-être tenté de ne rien planifier de spécial pour laisser le plus de temps possible à la jasette.

Mais, après un certain temps, l'intensité du *fun* « sociable », comme toutes les autres catégories de *fun* d'ailleurs, a tendance à décliner. Donc, vous voudrez peut-être ajouter d'autres types de *fun* à votre week-end et planifier une randonnée en montagne, tiens.

De cette façon, vous combinez au moins trois types de *fun*. Vous marchez en montagne (*fun* d'accomplissement), tout en jasant avec votre ami (*fun* sociable). Puis, vous admirez la vue au sommet (*fun* de contentement). Si vous faites en plus de l'escalade ou de la tyrolienne, vous pouvez même y ajouter du *fun* extatique.

Dans votre vie, il y a sans doute certains loisirs qui vous procurent du *fun*

garanti. Mais il y a probablement plusieurs autres sources de *fun* que vous ignorez, ou que vous connaissez peu, mais qui mériteraient d'être explorées davantage.

Vous pouvez aussi faire cette réflexion pour les personnes

En marchant en montagne, vous pouvez combiner plusieurs types de *fun*. — PHOTO 123RF/MIHTIANDER

qui comptent dans votre vie. Au lieu d'essayer de leur imposer constamment votre type de *fun*, vous pourriez peut-être trouver davantage d'activités où vous vous amusez tous les deux.

Ce sont là des questions très sérieuses. Le *fun* est un des meilleurs moyens de profiter de la vie. Et il nous rapproche des gens qu'on aime.

Si vous n'avez pas assez de *fun* à votre goût, il est peut-être temps de remonter ce dossier dans votre liste de propriétés. Mieux connaître votre profil de *fun* ne fera pas scintiller votre quotidien instantanément. Mais vous le rendrez peut-être juste un peu plus amusant.

Et ça, ce serait vraiment le *fun*.

*J'ai choisi d'utiliser le mot « fun » dans cette chronique. Mon dictionnaire Antidote l'identifie comme un québécoïsme. L'équivalent français du mot anglais « fun » est « amusement », mais son sens ne m'apparaît pas aussi clairement plaisant que « fun ».

CAHIER PROMOTIONNEL

ON VOUS OFFRE UN PROJET SUR MESURE POUR VOTRE ENTREPRISE.



PAPIER



WEB



TABLETTE



MOBILE

UN CAHIER PERSONNALISÉ, DÉCLINÉ SUR TOUTES NOS PLATEFORMES!

Vous célébrez bientôt un anniversaire? Votre organisation vient de franchir une étape importante? Nous vous offrons de multiples vitrines pour en parler.

MANDAT

Mettre en valeur ce qui distingue votre entreprise: ses gens, ses produits et ses valeurs, afin de mieux la faire connaître auprès de clients ou de fournisseurs potentiels, ou encore dans un objectif de recrutement de main-d'œuvre.

STRATÉGIE

Entrevues réalisées auprès de personnes-clés de votre organisation et reportages sur vos réalisations, vos produits et vos services. Mise en pages personnalisée pour le cahier en version papier distribué à tous les abonnés, et aussi accessible sur le Web. Textes disponibles également sur le site latribune.ca et sur notre application tablette et mobile.

RÉSULTATS

Un cahier promotionnel qui inspire et qui se distingue dans son environnement. Des milliers de lecteurs exposés à vos produits et services sur nos différentes plateformes.

CE TYPE DE PROJET VOUS INTÉRESSE? CONTACTEZ-NOUS!

819 564-5450 1 800 567-6955

laTribune
— NUMÉRIQUE